

# JOURNAL HELVETIQUE

O U

## R E C U E I L

D E

*Pièces de Morale , de Politique d'Oeco-  
nomie , d'Agriculture , d'Histoire Natu-  
relle & Civile &c. Avec des Pièces fu-  
gitives de Littérature choisie , en prose &  
en vers ; l'Annonce des Livres nouveaux ,  
les Découvertes & l'Encouragement des  
Sciences & des Arts , des Manufactures  
& des Métiers &c.*

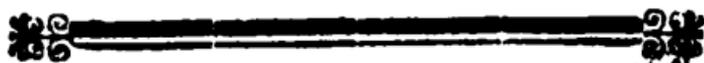
<sup>1</sup>  
D E D I É A U R O I ,

M A I 1 7 6 9



N E U C H A T E L :

D E L'IMPRIMERIE DES EDITEURS :



M D C C L X I X ,





# JOURNAL HELVETIQUE.



M A I 1769.

---

LES DEUX MANIERES

*Bagatelle Cinique, Politique, Galante & morale.*

Est quodam prodire tenus, si non datur ultra.

HORAT :

---

**I**L est une règle primitive, universelle, antérieure à toute institution, qui a sa base dans la nature même & son modèle dans le cœur de l'homme. C'est elle qui dirige & conduit les vrais sages en même tems qu'elle sert à les apprécier. Tou-

jours invariable & sûre comme le principe dont elle émane, elle conserve sa rectitude, malgré les atteintes de l'envie, de l'ignorance ou de l'injustice, les vicissitudes de la fortune & du tems & les vains caprices de l'opinion.

Il est une autre règle moins rigoureuse & plus flexible, qui s'accorde à la foiblesse humaine & se plie aux préjugés vulgaires, règle factice & d'institution qui dans les cahos ténébreux du monde supplée à la véritable & la rend entièrement inutile. Aussi inconstante & diverse que l'opinion dont elle tire son être & sa force, elle se plie tour à tour & se redresse, selon la mobilité des circonstances, la diversité des climats, des intérêts & des passions.

Ceci bien entendu, on voit aisément d'où naissent les contradictions que nous croions apercevoir dans les idées & dans la conduite des Philosophes. On peut dire qu'elles viennent bien moins d'eux que de nous. C'est que nôtre foiblesse ne nous permet pas de saisir la chaîne de leurs idées, ni de remonter aux principes secrets qui les font mouvoir, & qu'ainsi telle de leurs actions qui nous paroît inconscquente & bizarre découle pourtant très bien de leur système, à peu près comme

Certains phénomènes de la nature que nous trouvons extraordinaires, faute d'apercevoir leur analogie avec les loix que nous connoissons. Tout est hors de la règle commune chez les gens de cet ordre. Il n'y a aucun rapport quelconque entr'eux & nous. Ce ne sont ni les mêmes idées, ni les mêmes principes, ni les mêmes règles. Ils habitent un monde tout différent du nôtre. Ce monde que leur imagination a créé, a son système particulier, ses loix particulières. Mœurs, sentimens, conduite, habitudes, tout est chez les Philosophes une conséquence de ces loix. Il y a, à tous ces égards plus de différence entr'eux & nous, qu'il n'y en a entre un homme de Cour, & un Hottentot, & comme il y auroit de la folie à juger un Sauvage d'après nos maximes, il n'y en auroit pas moins à soumettre un Philosophe au jugement de nos opinions.

De cette incapacité à concevoir les principes des Philosophes, naissent encore les contradictions aparentes que nous voyons entre leurs systèmes & leurs passions. C'est ici surtout que nous croions avoir beau jeu; d'un côté leurs maximes transcendantes & si élevées au dessus des nôtres, nous frappent & nous éblouissent de leur éclat

divin, de l'autre leurs passions nous scandalisent par le caractère d'humanité qu'elles portent. Nous ne savons comment faire pour accoupler à ces hautes & divines facultés qui nous étonnent, les terrestres inclinations des hommes vulgaires. Si les Philosophes ne voyent pas, ne pensent pas comme les autres hommes, pourquoi, disons nous, sentiroient ils comme eux, & d'où peut naître ce contraste unique & monstrueux des sublimes qualités de l'Ange avec l'instinct animal de la Brute? Ce reproche est aussi injuste que ridicule. Il est absurde de vouloir réduire les Philosophes à la classe des automates. Loin que la subtilité de leur esprit docile, détruise en eux le sentiment physique des besoins de la nature, n'est-ce pas au contraire cette subtilité même qui les rend plus pressans & plus vifs? L'excessive délicatesse de leurs organes fait qu'ils s'ébranlent à la plus légère impression. Une étincelle suffit pour les embraser. J'ose dire même, que les passions, celles surtout qui avec tant de raison, nous paroissent les plus basses, sont plus pardonnables dans un Philosophe que dans un homme vulgaire. Le premier en s'y livrant porte avec lui son excuse; il peut perdre quelque chose sans s'appauvrir, ou pour mieux

dire il ne perd rien, au lieu que l'autre n'a que faire de s'avilir davantage, la nature en le plaçant si bas, y a suffisamment pourvû. C'est parce qu'il veut follement regimber contre elle, qu'il est si ridicule dans ses passions. Il lui faut en effet plus d'efforts pour les allumer qu'il ne lui en coute pour les éteindre. Tout est chez lui obtus & mol. A peine auroit-il une seule sensation agréable pendant sa vie, s'il ne cherchoit à force d'art & contre nature à se la procurer: C'est moins en effet une impulsion irrésistible qu'il ne sent pas, que je ne fais quelle sottise de vaine curiosité, qui le porte à rechercher ce qui n'est pas fait pour lui, & son cœur ni ses sens ne desireroient jamais rien s'il attendoit que la nature fit pour lui les premières avances. Gardons-nous donc de la forcer, & plus encore de nous en plaindre; il y a dans ce partage, quelque injuste qu'il nous paroisse, beaucoup moins de mal que de bien. Car si à un esprit borné, nous joignons des passions arden-tes, nôtre posture n'en seroit que plus malheureuse & qui pis est, plus ridicule. Mais que nôtre foiblesse ne nous rende pas injustes envers ceux que la nature a favorisés. Passons leur ces petites passions

Qui les unissent à nôtre chétive humanité. Si elles nous subjuguent & nous avilissent, eux s'y prêtent sans en être les victimes. La clarté de leur esprit ni la pureté de leur vertu n'en souffrent aucune atteinte & leur raison va toujours son train. Pour être libres, ils n'auroient qu'à le vouloir; la victoire ne leur coûteroit pas le plus léger combat; mais ils dédaignent de se mettre aux prises avec ces petites passions, & ils réservent toutes leurs forces pour des sacrifices plus importans & plus glorieux.

Un célèbre Auteur de ce siècle, dont les ouvrages respirent l'humanité & la mélancolie, avoit, dit on, coutume en sortant de son cabinet, de se délasser avec une jolie Servante, quand il se sentoit l'esprit fatigué par une trop longue méditation. Il avoit fait un sec & triste ouvrage de morale, dans lequel il calculoit les biens & les maux de la vie; & ayant trouvé que la Somme des derniers surpasseoit de beaucoup celle des premiers, il s'efforçoit comme de raison, de rendre la balance des uns & des autres aussi égale qu'il lui étoit possible. La chose étoit sans doute bien naturelle, mais le moyen dira t on ne valoit rien. Un Philosophe devoit s'y prendre autrement. J'entends, il devoit ren-

dre ses délassemens légitimes, c'est-à-dire en d'autres termes, qu'il devoit, tout Philosophe qu'il étoit, se précipiter dans le tourbillon de la Société, s'assujettir à ses règles minutieuses, à ses bienféances, & à tous les petits caprices de l'opinion. Tout cela, je l'avoue, est bon pour nous qui ne voions rien au delà, mais comment accorder, je vous prie, ce vil manège avec la Philosophie, & cet amour altier de la simplicité & de l'indépendance qui fait son vrai caractère? En suposant même que les Philosophes pussent s'assujettir au joug du mariage, où trouveroient-ils à s'affortir? Une femme qui par la supériorité de son génie & l'élévation de ses sentimens, peut braver l'opinion, & se mettre au dessus des bienféances de son sexe, est digne sans doute de partager le lit & la gloire d'un Philosophe, mais une telle femme est rare, & où est, je le demande la fille honête & simple qui voulut prendre sa place, & se résoudre à devenir la femme d'un V: par exemple, d'un D'. ou d'un R. Il n'y en a pas une seule qui ne se crût deshonorée & perdue, si elle se voyoit forcée à se donner ainsi en spectacle au monde, & à partager les regards de l'Univers attachés sur son mari. Ainsi pour le malheur des Phi-

lofophes il n'y a qu'une *Constance* ou une *C*: qui puiſſent ſe réſoudre à les épouſer.

Or dans cette triſte alternative où les réduit leur élévation, ne trouvant point de *Conſtances* au monde, quel parti voulés vous qu'ils prennent? Ils s'en forgent à la vérité d'imaginaires, que chacun d'eux embélit à ſon gré, & qu'ils promènent ainſi parées ſur les théâtres, pour montrer aux hommes quelles femmes étoient dignes d'eux. C'eſt à ces idoles en peinture qu'ils prodiguent tout ce qu'ils ont de vie, de chaleur & de ſentiment; mais ces amantes idéales filles de leur imagination ne flattent qu'elle, leurs faveurs ainſi que leur beauté ſont toutes ſpirituelles, & malheureusement les ſens ne ſe repaiſſent pas d'images. Ce qu'il y a ici de vraiment ſingulier, c'eſt que ces beautés enchanteſſes n'inſpirent aucune jaloſie à leurs amans, tout le monde en peut jouir comme eux. Il ſemble même que leur paſſion pour elles ſe fortifie à meſure qu'elles plaiſent à un plus grand nombre de perſonnes, comme ces femmes d'un certain Canton des Indes qui deviennent plus chères à leurs maris à proportion qu'elles ont un plus grand nombre d'adorateurs. Imitons cette généreufe facilité, & ſi les

Philosophes veulent bien nous céder leurs prétentions sur les objets de leurs amours, souffrons aussi qu'ils s'humanisent quelquefois avec les nôtres. On me dira peut-être que cette extrême facilité est un peu intéressée, & qu'ils trouvent aisément leur compte dans un marché, où nous leur payons en réalités ce qu'ils nous donnent en imaginations. Je pense au contraire que l'avantage est tout de notre côté. N'est-ce pas en effet de l'imagination que la volupté tire ce qu'elle a de plus délicat & de plus vif? Les plaisirs même qu'elles nous donne seule ne valent ils pas tous les autres? Qui de nous, s'il n'est pas tout à fait sans ame, en lisant l'Héloïse, ne partage pas tous les transports de son amant? O ST. PREUX je te suis par l'imagination dans le bosquet délicieux, où tu reçus de ta maitresse ce premier baiser de l'amour qui t'enflamme pour jamais. Ma raison s'y égare avec la tienne; je cole des lèvres brulantes sur cette bouche enchanteresse, organe de l'amour & de la volupté. Mais que deviens-je, quand je pénètre furtivement avec toi, dans son Cabinet ton sanctuaire & le mien! Je m'assis à tes côtés: Là je partage tes vives émotions, tes craintes, tes palpitations, tes allarmes. Plein du bonheur dont je

vais jouir, l'impatience me suffoque. J'entends du bruit, je tremble, la porte s'ouvre, je l'entrevois, c'est elle, je vole, je me précipite, j'embrasse l'idole de mon cœur; & tandis que tu écris des lignes froides, plus prompt & plus heureux que toi, j'expire déjà dans les bras de ton amante.

Mais outre ce plaisir si délicat que la magie de ces peintures nous fait éprouver, j'y vois un autre avantage, que nous ne soupçonnons peut-être pas, mais que les Philosophes y cachent à dessein, & auquel il ramènent tout. Oui, on peut dire que nous avons besoin d'être séduits & forcés jusques dans nos plaisirs mêmes. Ils n'ignorent pas que nous y portons une sorte de prudence malicieuse & meurtrière, qui ne s'accorde nullement avec les vues de la nature dont ils font les missionnaires & les héraults. Si donc ils nous peignent l'amour avec des couleurs si séduisantes, c'est pour renforcer nos plaisirs, & leur donner un attrait qui ne nous permettra pas d'en éluder l'effet, c'est pour réchauffer notre imagination languissante, & attirer par la ce feu sacré dont tant de loix concourent à arrêter l'essor, c'est peut-être aussi pour avoir un plus grand nombre de bouches qui célé-

brent leurs bienfaits & leur gloire. De si grands motifs, une si belle cause enflament leur zèle, & prêtent à leurs discours cette éloquence victorieuse à la quelle il est si difficile de résister. Mais ils font plus & quoique leurs préceptes fussent de reste à nôtre docilité, ils ne dédaignent pas d'y ajouter encore l'autorité de leur exemple. C'est par ces deux puissans ressorts, que ces grands prédicateurs concourent à l'en- vi les uns des autres à arracher autant qu'ils peuvent de victimes aux préjugés destructeurs, pour en faire des Profélites à la nature. Mais quelle différence entre le culte que nous lui rendons & le leur ! Nous ne lui offrons pour ainsi dire qu'un hommage machinal & d'instinct, encore ne l'offrons nous qu'avec réserve & comme en tremblant. Les Philosophes au contraire rougiroient d'un hommage servile que la nature rejette avec dédain quand il n'est pas aussi libre qu'elle. C'est par la force de leur esprit qu'ils s'élèvent à ce Cinisme genereux, objet du mépris des faux sages, mais dont le principe immuable & sublime est dans l'esprit des véritables, la barrière où se brise le scrupule pusillanime, la crainte servile du blâme, les petites précautions des ames foibles, & les murmures du préjugé. C'est ce

dogme sublime, qui en secouant les chaînes de l'opinion, a produit de tout tems ces belles actions, qui pour avoir moins d'éclat aux yeux du vulgaire, que celles que l'amour de la gloire enfante, n'en font pas moins à ceux du vrai sage le triomphe de la vertu & l'honneur de l'humanité. C'est lui qui depuis l'immortel Diogène a soutenu tant de grands hommes deffenseurs des droits de la nature & de la vérité, contre les fureurs de l'ignorance & de l'injustice, armée du glaive, les clameurs de l'envie & l'imbécille tyrannie du préjugé. C'est lui qui dans ces derniers tems a fait sourire dédaigneusement aux viles manœuvres de ses persécuteurs, ce Philosophe intrépide qu'on a pensé couvrir d'opprobre en l'appellant le Diogène de nôtre Siècle, mais dont on a relevé la gloire, par une Epithète qui lui fait autant d'honneur qu'elle annonce de bassesse & d'ignorance dans ses ennemis. Ces deux Philosophes se ressemblent en effet à bien des égards. Même mépris des préjugés & de l'opinion, même enthousiasme pour la vertu, même hardiesse à dire la vérité, même détachement des richesses & de la gloire, même amour de l'indépendance & de la liberté. S'il y a quelque différence dans le reste, elle est toute à l'avantage

du moderne. Mortel à jamais respectable, ton nom fameux vivra dans tous les âges, & si quelques bizareries t'éclipsent un instant à nos foibles yeux, elles s'éclipseront à leur tour; la postérité en les oubliant te verra tel que tu es, le grand homme seul fera son partage.

Pour nous hommes vulgaires, qui n'avons aucun nom à laisser après notre mort, & dont la vie même est presque aussi obscure qu'elle, n'allons pas dans nos folles imaginations prendre pour modèles des hommes dont l'existence se mesure sur la durée des Siècles & pour loix des maximes qui ne peuvent convenir qu'à des Géants. Trop foibles, trop bornés pour chercher dans nous mêmes des règles qui puissent nous conduire sûrement, soumettons nous à celles que nous trouvons établies à notre naissance, & suivons sans murmure la route qu'elles nous tracent depuis le berceau jusqu'à la tombe. Allons gaiement avec la multitude & sans rien affecter au dessus d'elle, contentons nous dans cette illusion momentanée, qu'on appelle la vie, de tirer de notre état, tel qu'il est, la chétive portion de bonheur qui nous est départie.

Qu'il me soit permis, pour mieux développer mon idée, de présenter à mes lec-

teurs une légère ébauche de quelques principes, d'après les quels je voudrois me conduire dans ce deffein, fans choquer ni les loix de la Société, qu'on ne peut enfreindre fans risques, ni celles de la nature qu'on n'abandonne jamais fans remords. Afin donc de suivre entre ces deux extrémités une route moyenne & proportionnée à mes forces comame à celles de mes égaux, j'écarterai foigneusement & des maximes trop élevées qui seroient ridicules dans des nains, & un Cinisme révoltant qui ne serviroit qu'à nous dégrader davantage. Car ce qui est chez les Philosophes, hardiesse louable, liberté noble & fière, ne seroit dans nous qu'une sottise présomption, qu'une vile & méprisable impudence

Il est pour tous les âges de la vie, ainsi que pour tous les états, un bonheur fugitif & momentané, qui n'a de réalité que celle que nous lui prêtons, & qui varie fans cesse avec nos circonstances & nos goûts. Dans la jeunesse ce bonheur est une chose fort simple. La vivacité, la liberté, la gaité surtout, cette heureuse disposition d'esprit qui convertit tout en fêtes; voila quels sont les assaisonnemens des innocens plaisirs de cet âge. L'imagination  
naissante

naissante se promène librement sur tous les objets qui la flatent ; le cœur est content parce qu'il se suffit à lui même. Sans s'attacher à rien l'on jouit de tout ; & l'on goûte à coup sûr, dans les illusions enfantines dont cet âge heureux nous berce, plus de volupté réelle, que dans les tristes & mornes jouissances d'un âge plus avancé.

Mais sitôt que par le progrès des circonstances, nous portons nos premiers pas dans la Société, où nous voulons être comptés pour quelque chose, nous sentons à l'instant par la résistance inattendue qu'on nous y oppose, qu'il ne nous est plus possible de nous faire un bonheur exclusif & que nous ne partagions avec personne. Plus nous avançons, plus les obstacles se multiplient ; & après plusieurs expériences instructives, où nous payons largement les frais de notre apprentissage politique, tout le fruit que nous en retirons est de conclure froidement qu'il est plus aisé de bâtir des palais en l'air que de planter un chou dans son jardin.

Parvenu à ce point là, & connoissant les bornes de mes prétentions, mon premier soin seroit donc d'arrêter l'effor de mon imagination, & d'empêcher qu'elle ne portât dans le cahos des passions humaines

les chimères dont se nourrissoit la liberté de mon enfance. Forcé par la nécessité à me renfermer dans le cercle étroit des possibles, j'essayerois d'établir entre mes facultés & mes desirs, ce juste rapport sans lequel on est toujours malheureux parce qu'on est toujours en contradiction avec soi-même. Je ferois mieux encore, si je le pouvois, & rompant cet équilibre, j'assujettirois tellement mes desirs à mon état & à mes forces, que mon bien être ne dépendit que de moi, enforte que les plus douloureux sacrifices ne coutassent jamais rien à ma modération. Mais sans m'en appercevoir, je sortirois déjà de ce juste milieu que je m'étois prescrit, & quoi qu'une telle Philosophie accommodat mes concurrens, je ne leur devois point un sacrifice, qu'ils ne seroient pas d'humeur d'imiter à mon égard.

Mais ce que je me devois à moi même, c'est qu'au défaut du bonheur que les circonstances me refuseroient, j'appriisse à m'en dédomager sans avoir besoin pour cela de sortir de ma chambre, ni de recourir à l'assistance de personne. C'est en fixant la valeur réelle des objets, leur solidité, leur durée, que je parviendrois à trouver le repos, ce bien être négatif qui supplée aux jouissances qui ne sont pas à

nôtre portée. Le bonheur n'est ni ici ni là. Il ne naît point précisément de tel ou tel arrangement de circonstances. Il est où nous sommes, ou nulle part. C'est du fond de nôtre cœur qu'il se répand sur tout ce qui nous environne, comme les couleurs qui sont portées par nos yeux sur les objets où elles n'existent pas. Rassemblés tant qu'il vous plaira tous les matériaux du bien-être que vous vous figurez, choisis les rapports les plus avantageux, épuisés toutes les combinaisons imaginables, je veux pour un moment, que vous puissiez au gré de vos desirs, réaliser toutes ces chimères, quelle sera vôtre félicité dans cet état, si vôtre cœur malade est incapable d'en jouir, ou que deviendrez vous si vôtre repos en dépend; car sans parler de mille accidens imprévus qui d'un instant à l'autre peuvent renverser ce brillant édifice, au sein de tant de plaisirs divers, n'aurez vous pas toujours à redouter ces deux grands écueils de toute félicité humaine, les maladies & la mort? Je me garderois donc bien si je puis, d'attacher mon repos à la roue de la fortune & de fonder mon bonheur sur un sable aussi mouvant.

Un autre avantage de cette méthode,

c'est qu'en m'accoutumant insensiblement à me plier aux circonstances invincibles de la Société, & à n'en point faire dépendre mon repos, je serois moins exposé aux coups que la jalousie des hommes fait es-  
suyer à ceux qui courent une même carrière avec eux. Il n'y a dans la société, pour ceux qui veulent, à quelque prix que ce soit, multiplier leurs jouissances aux dépens de leurs concurrents, que deux moyens possibles pour cela. L'un est de heurter de front les passions d'autrui, & l'autre de les faire servir habilement à ses fins. Je ne serois ni assés sot ni assés fou pour tenter le premier, car les coups qu'on porte aux autres, on est sûr qu'ils nous les rendent avec usure; outre que la partie seroit trop inégale dans une jou-  
te, où je serois seul contre tous, & où tous seroient nécessairement contre moi. Le second de ces moyens me conviendrait peut être mieux, si j'avois reçu de la nature toute la souplesse & l'habileté qu'il exige. Mais comment devrois-je m'y prendre pour n'être pas dupe moi-même? Quel fil assés délié pourroit me conduire dans les sentiers tortueux de ce labyrinthe, comment sans paroître songer à moi, flatter tant d'intérêts divers, & jouir en secret du fruit de mes forfanteries, sans donner

aucun soupçon à la multitude de mes surveillans ? S'ils me pénètrent, je suis un homme perdu, & je dois m'attendre d'avance, à tout ce que leur intérêt & leur orgueil blessés, deux choses sur les quelles ils n'entendent pas raillerie, peuvent m'apporter de mortifications.

Plus sage ou plus timide qu'eux, je n'irai donc point m'embarquer sur cette mer orageuse des passions humaines, dont mon intérêt & mon amour propre s'accordent également à m'éloigner : J'abandonnerai sans regret à l'avidité des hommes, ces biens que l'opinion met à un si haut prix, mais dont la privation est beaucoup moins pénible que la jouissance n'en est agréable. Ne voulant rien posséder de tout ce que je ne pourrois acquérir sans combat, j'étoufferai sagement les passions artificielles, qui seroient mon supplice, & en me rapprochant de la nature autant qu'il me seroit possible, je donnerois au petit nombre d'affections simples & primitives que j'ai reçues d'elle, toute l'énergie & l'activité que je retrancherois aux premières.

C'est par cette route secrète, que feignant de céder toute espèce de prétentions à mes concurrens, je parviendrois à m'apporter à leur insçu quelques jouissances

d'autant plus délicieuses que je ne les devrois qu'à moi-même & que mes goûts seroient concentrés sur un plus petit nombre d'objets. Toute mon attention se réduiroit à les bien choisir & toute ma Philosophie à m'y fixer. Hélas ce choix n'est malheureusement que trop facile à faire. Depuis que l'opinion, nouveau Cérès a tout englouti, la sphère des biens naturels est si restreinte, qu'il en coûte moins à notre esprit de les choisir, qu'à notre appétit de s'en contenter. Mais qu'il fait payer chèrement à ses esclaves les faveurs qu'il leur distribue, ce tiran avide & jaloux ! Pour quelques vaines illusions dont il les repait, que de couleuvres il leur fait avaler. Tel est l'alternative cruelle où il nous réduit, que du moment fatal qu'il a emporté la balance, on ne peut plus, de quelque manière qu'on s'y prenne, le servir sans perdre sa liberté, ni se soustraire à son empire sans abandonner en même tems les seuls biens qui peuvent en rendre l'exercice agréable. N'importe, la liberté dédommage de bien des choses. Je ne voudrois point d'un bonheur que je ne pourrois acquérir qu'aux dépens du plus grand de tous. Il n'en est aucun pour les esclaves, & j'aurois mieux, à tout prendre, être malheureux de mon

malheur , qu'heureux de leurs vaines félicités. Mais ce n'est pas là de quoi il s'agit ici. J'ai dit en commençant que je ne voulois point heurter l'opinion , ni m'en faire esclave. Pour tâcher de concilier ces choses , je prendrois un milieu. Parmi la foule d'adorateurs qui courent encenser cette idole , j'irois comme eux lui offrir mon hommage ; mais tout en suivant la grande route , j'aurois soin de me ménager de tems en tems , quelques sentiers obscurs & détournés , où à l'ombre du mystère , je cueillerois furtivement à mon passage les fleurs que la nature semeroit sur mes paa.

Ici , pour ne révolter personne , je dois marcher avec une extrême précaution. Le plus doux sentiment du cœur humain , le plus libre , le plus unïversel , le plus naturellement légitime , celui qui par sa violence entraîne pour un tems tous les autres , l'amour en un mot , n'est pas plutôt éveillé , qu'il reçoit plus de chaînes de l'opinion , qu'il n'en donne lui même à notre cœur. Timide & réservé dans sa naissance , il ne lutte d'abord que foiblement contre les obstacles qu'on lui oppose. Il s'allarme de tout , un rien l'effarouche & l'étonne. Insensiblement il s'ac-

croit, s'étend, se fortifie, bientôt les obstacles qui l'arrêtoient lui servent d'aiguillon, les murmures du préjugé s'évanouissent, & l'étincelle cachée par la nature dans le fond de nôtre cœur, y produit à la fin un incendie.

Cette passion fuit la morale des autres. Dans une ame forte, c'est un sentiment genereux & sublime, qui envelope tous les autres dans son tourbillon, qui les renforce & les ennoblit. Dans une ame faible, c'est un tiran qui la subjugue & la dégrade. Les premières ont des jouissances délicieuses à la vérité, mais à quel prix elles les achètent? Que de tourmens affreux, que d'inquiétudes elles ont à dévorer dans ce combat perpétuel de sentimens contraires, qui tour à tour les flattent & les déchirent! Mais ce qui seroit pour nous un suplice, est pour elles la suprême volupté. Elles se plaissent dans cet état de guerre comme dans leur élément; & les paisibles jouissances d'un amour satisfait & tranquille seroient pour elles une sorte de léchargie pire que la mort. Si leur cœur ne brule, il cesse d'aimer, il ne jouit plus de rien, si-tôt qu'il n'a plus rien à combattre.

Dans le monde, ce qu'on appelle amour, n'est plus qu'une sorte d'amour propre dé-

generé, qui a sa source dans l'opinion. C'est un commerce de fausseté, d'intrigues, & de coqueterie, où le cœur n'entre pour rien, & dans le quel les deux sexes ne sont occupés qu'à se tromper mutuellement. L'amant jure à sa maitresse qu'il ne l'aime que pour elle même, & il ment; celle-ci proteste à son amant qu'elle n'aime que lui, & elle ne songe qu'à sa vanité. Ils ne s'aiment pas précisément pour s'aimer; l'amour n'est pas leur but. C'est un moyen dont ils se servent comme ils peuvent, pour parvenir l'un & l'autre à la fin qu'ils se proposent. Mais les femmes sont plus habiles que nous à nous donner le change sans le prendre. Voyés avec quel art, sans paroître songer à elles, elles savent lier leurs intérêts avec les vôtres. Elles ne sont ni assez fausses pour nous dégouter entièrement, ni assez vraies pour nous rassurer tout à fait. Si elles vous aiment & qu'elles vous le cachent, vous vous donnés la torture pour arracher d'elles un aveu que vous croyés lire dans leurs yeux; si elles vous le disent, c'est bien pis encore, car c'est avec tant de réserve, elles prennent de si grands détours, elles mettent dans leur contenance une si froide modestie, une pudeur si affectée; que vous êtes moins portés

que jamais à les croire. En un mot leurs yeux toujours en contradiction avec leurs discours, leurs discours toujours en contradiction avec leurs sentimens; vous ne savés jamais à quoi vous en tenir avec elles. On diroit qu'elles ne vous aiment que pour avoir le plaisir de vous tourmenter.

Ni cet amour exalté, où le cœur est toujours en guerre avec lui même, ni ce gout frivole & passager où l'on se paye réciproquement d'artifices, rien de tout cela ne répond à l'intention de la nature & ne remplit parfaitement son objet. Pour tirer de l'amour ce que la nature y a mis de vraiment délicieux, je me tiendrois aussi près d'elle qu'il me seroit possible, & j'écarterois avec soin ce que l'opinion peut avoir mêlé d'étranger à la pureté de ce sentiment & l'imagination de chimérique. Ce n'est pas la nature qui nous donne ces transports convulsifs qui bouleversent & épuisent avant le tems, ni cette impatience effrenée qui veut marcher plus vite qu'elle. Non; mais c'est elle qui fait naître nos desirs, & qui prépare nos jouissances les plus délicieuses. C'est elle qui en formant deux cœurs l'un pour l'autre, les engage à s'aimer par le plaisir qu'ils y trouvent, & le besoin qu'elle leur en don-

ne. Au lieu que l'imagination nous promet toujours beaucoup plus qu'elle ne peut tenir, la nature au contraire donne toujours beaucoup plus qu'elle ne promet. C'est une bonne mère qui se plait à ménager d'agréables surprises à ses enfans. Voyés à quelles tristes ressources sont forcés de recourir ceux qui l'ont abandonnée pour apaiser les monstres de leur imagination. Ils ont beau faire, loin de trouver ce qu'ils espéroient, ils ne jouissent pas même de ce qu'ils sentent. S'ils veulent revenir à la nature, ils ne la retrouvent plus. Ne sachant plus parler au cœur, ils n'en peuvent plus rien obtenir que par surprise ou par force. Les uns sont assés vils pour chercher dans leur bourse la clef d'un cœur que l'amour seul doit ouvrir, d'autres plus scélerats y pénètrent en renversant les idées de l'honnête, & en bouleversant le systême du vice & de la vertu. Mais ils se trompent à leurs dépens, par cela seul qu'ils ne sont point heureux par eux mêmes, toutes leurs jouissances sont empoisonnées par l'amour propre, qui venge ainsi sur leur propre cœur, l'amour qu'ils ont outragé.

Plus délicat & plus scrupuleux dans mes plaisirs, je me garderois bien de les rechercher par des moyens qui couteroient

trop à mon orgueil, & que ma bourse & ma conscience m'interdiroient d'ailleurs suffisamment. Je ne voudrois point être toujours en guerre avec moi même, en satisfaisant sans cesse une passion aux dépens d'une autre, ni avoir à rougir en secret de ce que mon cœur auroit favouré de plus délicieux. En amour comme en Politique la discorde est la ruine du bonheur, & la voye la plus simple pour y arriver est infailliblement la plus douce. L'amour empoisonne tout ce qu'on veut tenir d'une autre main que de la sienne. On diroit qu'il ne nous punit d'avoir méprisé ses loix, qu'afin que nous ne soyons pas heureux à demi, car si les faveurs que le devoir ou la surprise lui arrachent sont toujours mêlées de beaucoup d'amertume, celles au contraire qu'on tient uniquement de lui ne sont si douces que parce que l'illusion de l'amour propre s'y joint à l'ivresse de la volupté.

Il est aisé de voir comment ce système en paroissant m'éloigner pour un moment de la route ordinaire, me rameneroit insensiblement au but, par la nécessité où il me mettroit de faire un choix. Si sans prendre d'autres chaînes, il étoit possible de prolonger cette douce illusion, on auroit peut-être trouvé le vrai bonheur. Mais

la nature ne l'a pas voulu ainsi. Tôt ou tard elle déchire le voile sous lequel l'amour cacheoit ses mystères, & nous ouvre malgré nous la porte de la Société. Là finit son empire, & commence celui des loix & de l'opinion. On quite une chaîne pour en prendre une autre, l'illusion s'évanouit, trop heureux quand un sentiment plus calme remplace dans le cœur l'ardent amour qui l'avoit occupé.

Conduit ainsi par la nature au but que je m'étois prescrit, & obligé de rendre mon premier hommage à l'opinion, je m'en éloignerois de nouveau en reculant sur mes pas, pour adoucir le double joug que je me ferois imposé. Le mal est qu'il est plus difficile de reculer que d'avancer. On peut, pour aller à la Société, prendre le chemin qui nous paroît le plus agréable, & l'allonger autant qu'il est possible, mais quand on y est une fois il faut s'y tenir, il y faut même agir comme les autres pour être supposé surtout dans un état qui nous met dans leur dépendance, & où nos moindres actions sont exposées au grand jour. Je m'y tiendrois donc : Mais si malheureusement l'état présent des choses étoit tel, qu'il fallut être riche dans la Société pour y vivre selon la nature, & si les circonstances me refu-

soient cet avantage, je reprendrois sagement l'usage des règles indiquées plus haut, & faisant de nécessité vertu, je chercherois, si au défaut d'une autre ressource, il n'y auroit point dans la Morale quelque principe utile & consolant, qui pût me faire un mérite de mes privations, & adoucir l'amertume de mes sacrifices par l'obligation qui me les rendroit nécessaires. Voyons.

L'institution de la Société est, dit-on, une conséquence nécessaire des loix primitives que la nature a gravées dans nôtre cœur, & des besoins aux quels elle nous a assujettis, besoins qui nous attachent à nos semblables, & qui nous rendent leur Société nécessaire. Selon cette idée très vraie en elle même, on reconnoit, qu'il y a des principes naturels, sur les quels doit poser comme sur sa base tout l'édifice des institutions & des Loix. Pour mesurer le degré de bonté relative de ces dernières, il faut donc prendre son échelle dans la nature, ou ce qui est la même chose comparer l'homme social avec l'homme naturel, & juger du premier par l'autre. Servons nous de cette règle pour apprécier le droit de propriété, cette institution par laquelle on dût commencer d'abord, & qui forme la ligne de séparation entre l'état primitif & celui de la Société. Voici, je

crois , le raisonnement que la nature dût  
dicter aux premiers hommes , qui lassés de  
leur indépendance , voulurent changer leur  
état , en formant une Société & en se  
soumettant à des loix. „ Jusqu'ici tout a  
„ été commun entre nous , ou plutôt cha-  
„ cun de nous avoit un droit naturel à  
„ tout ce qui lui convenoit , & pouvoit ,  
„ tant qu'il étoit le plus fort , se l'ap-  
„ propriier sans injustice. Eclairés par l'ex-  
„ périence sur les abus sans nombre d'un  
„ tel état , nous voulons faire entre nous  
„ un partage équitable de nos biens com-  
„ muns , & établir des loix qui puissent  
„ nous en assurer la propriété , & garan-  
„ tir le foible de l'usurpation du plus fort.  
„ Si l'ordre & la règle que nous venons  
„ d'établir pouvoient se prolonger éternel-  
„ lement avec nos générations futures , en-  
„ sorte que les biens partagés fussent tou-  
„ jours dans une exacte proportion avec  
„ le nombre des citoyens , nul de nous  
„ ni de nos descendants n'auroit à se plain-  
„ dre de son sort , & ne se verroit forcé  
„ de regretter l'indépendance & la liberté  
„ de son premier état. Mais vû l'extrê-  
„ me inégalité des esprits qui donne à l'un  
„ plus d'industrie qu'à l'autre , & cette  
„ combinaison malheureuse & peut être  
„ inévitable , qui , comme nous l'avons

„ éprouvé quelquefois, fournit à celui qui  
 „ a déjà de trop, les moyens d'acquies  
 „ toujours davantage, tandis qu'elle ôte  
 „ à celui qui n'a rien toute espèce de  
 „ ressources pour sortir de sa misère, nous  
 „ voulons, maintenant que les risques  
 „ sont encore égaux pour tous, que cette  
 „ balance primitive une fois rompue soit  
 „ constamment rétablie par la loi, & que  
 „ le superflu du riche soit destiné à pour-  
 „ voir au nécessaire du pauvre. „ Ce rai-  
 sonnement me paroît très naturel, & la  
 conséquence très équitable, car sans cette  
 condition essentielle le droit de propriété  
 n'est qu'un droit chimérique & barbare  
 plus propre à diviser les hommes & à les  
 armer les uns contre les autres, qu'à les  
 unir & à les rendre heureux. Mais au-  
 jourd'hui le rétablissement de cette ba-  
 lance seroit aussi impossible qu'il est né-  
 cessaire & juste : L'opinion d'accord avec  
 les loix a tellement bouleversé les choses,  
 que le pauvre qui gémit en secret de sa  
 misère respecte plus que le riche ce droit  
 qui fait son malheur, & que le riche croit  
 pouvoir posséder sans crime ce qu'il a ac-  
 quis sans injustice. Ce dernier principe  
 est proprement celui de l'honnête homme  
 du monde; & il faut avouer, que dans  
 l'état

L'état présent des choses , il y auroit de la folie & même de l'injustice à le lui contester tout à fait, mais il n'en est pas moins vrai qu'aux yeux d'une raison sévère, il est sujet à bien des difficultés, & ce seroit à mon gré une belle question de morale Législative que de savoir *qu'elle est la latitude de la Loi primitive & rigoureuse dans l'état de Société & jusqu'à quel point elle peut se plier à l'institution.*

Mais sans décider ici cette grande & inutile question, dont l'examen exigeroit une foule de combinaisons trop au dessus de mes forces, contentons nous de la soumettre à un principe ou plutôt à un sentiment, le premier de tous dans l'ordre de la nature, celui qui sert de baze à tous les autres, & qu'aucune loi, quelque autre autorité qu'elle ait d'ailleurs, ne doit jamais anéantir. Je parle de l'humanité. C'est l'humanité qui rétablit les rapports naturels, quand les institutions Sociales les ont altérés ou confondus, c'est elle qui, tandis que les loix permettent à l'honnête homme d'arondir ses domaines, ordonne à l'homme vertueux de resserrer les siens. C'est elle enfin qui dédomage de tous les sacrifices qu'on lui fait par le plaisir qu'on trouve à les faire. Vainqueur

de tant de loix infensées, le sentiment de l'humanité triomphe, & nous retient dans la route de la nature malgré l'institution qui nous permet de nous en écarter.

Après avoir mis ainsi ma fortune d'accord avec ma raison, je jouirois sans inquiétude dans mon état de ce que la première m'y laisseroit d'avantages, sans chercher à les diminuer ni à les accroître. Je dirai peut être un jour comment de ce cahos domestique, si triste en apparence & si importun, je saurois tirer les plaisirs les plus vifs & les plus doux, comment au milieu de ce tourbillon immense & tumultueux où je me verrois envelopé, je saurois m'en faire un petit à part, affés loin du grand pour n'en être pas trop rudement choqué, & affés près cependant pour qu'il pût participer à ses avantages, comment enfin ( & ce seroit ici ma plus grande affaire ) forcé de consacrer à la Société les jeunes plantes nées dans son sein, en feignant de ne les élever que pour elle, j'étendrois secrètement au loin leurs racines dans le sol fécond de la nature, jusqu'à ce que mes sauvageons eussent affés de consistance pour être antés sans risques par la main des hommes. On me dira peut-être que c'est là précisément où l'on m'attendoit, que je m'arrê-

te à moitié chemin, & qu'un éclaircissement sur des points aussi essentiels pouvoit seul donner quelque mérite à cette rapsodie. Je conviens en effet que c'est la plus difficile, mais comme j'y vois quelque chose de plus encore, c'est pour cela même que je l'abandonne.

*Hoc opus, hic labor est.*

Neuchâtel

J. B. L.





## FOIRE COMIQUE

*Dans l'Empire de la Chine.*

**U**N poète latin très-célèbre qui vivoit dans le siècle d'Auguste, a dit quelque part : *Omne tulit punctum...* Bon ! j'allois citer du latin, comme si mes lecteurs ne m'entendoient pas si je leur disois en françois qu'il faut savoir s'occuper à propos, & se récréer quand il en est tems ; c'est pour joindre l'agréable à l'utile que j'ai crû devoir inserer ici la description d'une foire très-curieuse qui se tient dans la Capitale de la Chine.

Du logement de l'Empereur de la Chine, le chemin conduit presque tout droit à une petite Ville, bâtie au milieu de tout l'enclos ; son étendue est d'un quart de lieue en tout sens. Elle a ses quatre portes aux quatre coins cardinaux ; ses tours, ses murailles, ses parapets, ses crénaux. Elle a ses rues, ses places, ses temples, ses halles, ses marchés, les boutiques, ses tribunaux, ses palais, son

port. Enfin tout ce qui est en grand dans la capitale de l'empire, s'y retrouve en petit... Elle n'est destinée à autre chose qu'à faire représenter par les eunuques plusieurs fois l'année, tout le commerce, tous les marchés, tous les arts, tous les métiers, tout le fracas, toutes les allées, les venues, & même les friponneries des grandes Villes. Aux jours marqués, chaque eunuque prend l'habit de l'état & de la profession qui lui sont assignés. L'un est marchand, l'autre artisan; celui-ci soldat, celui là officier. On donne à l'un une brouette à pousser, à l'autre des paniers à porter: Enfin chacun a l'instrument distinctif de sa profession. Les vaisseaux arrivent au port, les boutiques s'ouvrent; on étale les marchandises: Un quartier est pour la soie, un autre pour la toile, une rue pour les porcelaines, une pour les vernis. Tout est distribué. Chez celui-ci on trouve des meubles; chez celui-là des habits, des ornemens de femmes; chez un autre des livres pour les curieux & les savans. Il y a des cabarets pour le thé & pour le vin; des auberges pour les gens de tout état. Des colporteurs vous présentent des fruits de toute espèce, des rafraichissemens en tout genre. Des mer-

ciers vous tirent par la manche, & vous harcellent pour vous faire prendre de leurs marchandises. Là tout est permis. On y distingue à peine l'Empereur du dernier de ses sujets. Chacun annonce ce qu'il porte : On s'y querelle, on s'y bat ; c'est le vrai tracas des halles. Les archers arrêtent les querelleurs : On les conduit aux juges dans leurs tribunaux ; la dispute s'examine : On condamne à la bastonnade : On fait exécuter l'arrêt ; & quelquefois ce jeu se change pour le plaisir de l'Empereur, en quelque chose de très-réel pour le patient.

Les filoux ne sont pas oubliés dans cette fête. Ce noble emploi est confié à un bon nombre d'eunuques des plus alertes, qui s'en acquittent à merveille. S'ils se laissent prendre sur le fait, ils en ont la honte, & on les condamne, ou du moins on fait semblant de les condamner à être marqués, bastonnés ou exilés, selon la gravité du cas, ou la qualité du vol. S'ils filoutent adroitement, les rieurs sont pour eux, ils ont des applaudissemens, & le pauvre marchand est débouté de ses plaintes. Cependant tout se retrouve, la foire étant finie. Les filoux ne manquent pas non plus dans nos foires ; mais ils n'ont

pas l'honnêteté de rapporter les larcin<sup>s</sup> qu'ils font.

Puisque nous en sommes aux Chinois, nous rapporterons encore une petite Anecdote qui ne nous paroît pas déplacée dans ce Journal, c'est la *fête des Lanternes*; quoique ce ne soit qu'une réjouissance, nous nous en emparons, comme nous avons fait de la première, dans la vue de procurer un moment de récréation à ceux qui nous font l'honneur de lire le Mercure.

Il y a à la Chine une fête fameuse, appelée la fête des lanternes: C'est le quinzième de la première lune qu'elle se célèbre. Il n'y a pas si misérable Chinois, qui, ce jour-là, n'allume quelque lanterne. On en fait & on en vend de toutes sortes de figures, de grandeurs & de prix. Ce jour là toute la Chine est illuminée: Mais nulle part l'illumination n'est si belle que chez l'Empereur. Il n'y a point de chambre, de salle, de galerie, où il n'y ait plusieurs lanternes, suspendues au plancher; il y en a sur tous les canaux, sur tous les bassins, en façons de petites barques, que les eaux amènent & ramènent. Il y en a sur les montagnes, sur les ponts, & presque à tous les arbres. Elles sont toutes d'un ouvrage fin & dé-

licat ; en figures de poissons , d'oiseaux , d'animaux , de vases , de fruits , de fleurs , de barques , & de toute grosseur : Il y en a de soie , de corne , de verre , de nacre , & de toutes matières ; il y en a de peintes , de brodées de tout prix ; il y en a qui n'ont pas été faites pour mille écus.





## DES DE'FAUTS DE L'EDUCATION.

**L**ES Auteurs polis de l'antiquité ont souvent observé, que les avantages d'une bonne éducation ont toujours été regardés comme indispensablement nécessaires à ceux qui veulent entrer dans le monde, & s'y pousser dans la carrière des honneurs, des richesses & du sçavoir; plusieurs traités écrits sur ce sujet prouvent ce que j'avance ici.

De quelque couleur que vous teignés une laine aussi blanche que la neige, elle tiendra toujours quelque chose de son premier état; en vain tacherés vous par des teintures réitérées de faire disparoitre la couleur originale, elle fera toujours partie de la nouvelle composition, en dépit de tous vos soins. C'est ainsi que le bleu teint en jaune devient vert & conserve ses droits dans une nouvelle teinte.

Il en est de même de l'ame; les penchans qu'elle a une fois pris ne peuvent se changer que bien difficilement. Et quoique nous puissions varier son caractère par mille qualités nouvelles, cependant

il ne fera point d'action importante où nos premières inclinations n'exercent leur influence. Voilà la raison pour laquelle je crois, que les parens ne sçauroient trop se hâter, ni être trop soigneux, d'imprimer dans les ames encore tendres de leurs enfans les véritables idées qui doivent les guider dans cette vie.

Serons-nous si scrupuleusement attentifs dans l'inoculation de la petite verole, à choisir des sujets bien constitués pour en tirer le principe contagieux? Prendrons-nous tant de précautions pour préserver la santé & la beauté de nos enfans, comme des biens qui doivent les aider à se marier plus avantageusement, & n'aurions-nous point de honte de négliger totalement cette éducation qui convient si fort à un siècle aussi éclairé que le nôtre?

Le mauvais goût dans la manière de s'habiller à empêché plus de gens de faire fortune que le sçavoir n'en a avancé, (du moins selon mes observations,) & de mauvaises manières sont certainement beaucoup plus nuisibles que la qualité de mauvais patriote ou de mauvais chrétien.

Il est donc manifeste, que la mode de l'éducation doit changer selon celle du tems, & comme l'ancien goût dans les habits n'est actuellement plus de mode & est

turné en ridicule par le monde poli, la méthode de l'éducation doit se conformer aussi au goût régnant ; les anciens usages doivent être abolis, pour faire place à de meilleures découvertes & à des manières plus agréables.

Cet édifice élevé de cheveux que portoient les Dames il y a environ 100 ans, exigeroit, s'il revenoit à la mode des chaises & des carrosses d'une nouvelle forme, & quelle figure ne feroit pas une femme qui entreroit dans un cercle avec une conférence qu'on ne pourroit parcourir dans moins de 60 secondes ? Puis donc que le ridicule est si frappant dans tout ce qui regarde l'ajustement & l'extérieur, c'est un motif qui nous engage naturellement à considérer de la même manière ses effets dans ce qui a rapport à l'ornement de l'esprit.

N'est il donc pas bien évident, qu'un jeune homme ou une jeune Demoiselle ne peuvent pas mieux entrer dans le monde avec les anciennes & ridicules idées d'honneur, de sçavoir, de probité, de vertu, de chasteté & de bon sens, que dans un bal, l'un habillé comme un portrait de VANDYK, & l'autre avec sa chevelure à triple étage ? N'est-il pas vrai que dans les deux cas on auroit un air également

campagnard, & qu'on donneroit une aussi mauvaife opinion de son goût par de telles idées que par son ajustement. Les personnes qui sont en place devoient donc faire une loi, qui condamne à être brulés par la main du bourreau tous les livres qui renferment les vieilles maximes d'éducation depuis la CYROPE'DIE jusqu'au TELEMAQUE de l'Archevêque de CAMBRAY, sans oublier le vieux SPECTATEUR & M. LOCKE.

Il est un autre livre qui ne pourroit aussi que nuire infiniment à l'éducation moderne s'il attiroit l'attention des Dames; je veux parler du Roman de CLARISSE; ouvrage destructif des bonnes mœurs s'il en fut jamais. Celui du Chevalier GRANDISON ne me paroît pas moins dangereux; il paroît par les 4. premiers Volumes, que son but est encore comme dans les tems anciens, d'encourager la vertu, ce qui ne peut qu'arrêter considérablement les progrès de la politesse; aussi voudrois je bien sincèrement que ces honnêtes Libraires d'Irlande, au lieu de faire, comme ils ont fait, les pirates pour l'impression de ce livre, en eussent acheté le manuscrit, & l'eussent jetté au feu. Je ne sçaurois assez m'étonner, je l'avoue, qu'il y ait des gens qui osent écrire quoiqu'ils igno-

rent absolument la belle nature. Cette audace doit nécessairement retarder les progrès des belles manières & d'une élégante éducation, & augmenter dans le monde le nombre des Novices & des Idiots.

Le principal objet de tous les parens, gouverneurs, & précepteurs devrait être, de former la jeunesse aux manières les plus propres à la pousser dans le monde, & en conséquence tout ce qui est contraire à ce grand but devrait être abrogé comme les loix tombées en désuétude; il ne devrait point être permis de mettre devant les yeux de la jeune noblesse des maximes, qui comme autant d'épouvantails rompent le cours de leurs faillies, éteignent leur génie, & fournissent à de vieux radoteurs ou des esprits retrécis, des sarcasmes sur le tems & les usages présens dont ils ne sçauroient comprendre l'excellence.

Quelle est la mère sensée, qui n'aimera pas dix fois mieux entendre dire, que son fils ou sa fille sont ceux qui ont le mieux dansé au bal, que d'entendre dire ou que son fi's est le meilleur étudiant de l'université, ou que sa fille est la mieux instruite de ces choses qui sont propres à la rendre une aimable fille & une femme estimable.

## 178 JOURNAL HELVETIQUE

Un jeune homme qui sçait faire des armes, danser, monter à cheval & jouer, est aussi bien reçu dans toutes les compagnies que la personne la mieux élevée; il sent ses talens & se présente en conséquence avec cette assurance & cette liberté qui distinguent un homme de la foule, tandis qu'un autre qui n'a que du sçavoir, rempli de son grec, & de son latin, entre avec un air humilié & aussi décontenancé qu'une grue; il ignore absolument & le bon ton & les nouvelles du jour. Aussi n'est-il pas surprenant que tout le monde l'évite.

Je voudrois donc, par une suite de mon attachement pour le genre humain & pour la génération nouvelle, déraciner cette pernicieuse habitude d'élever la jeunesse dans les opinions surannées de vertu & de sçavoir, elles ne sçauroient manquer de nuire à leur avancement dans le monde. Je voudrois aussi rectifier les idées des stupides parens, qui préfèrent une fortune modérée & un cœur honnête à l'opulence & aux honneurs, & qui guidés par leurs préjugés veulent ressusciter en faveur de leurs enfans des principes abandonnés.

C'est pour réussir dans ce projet que j'expose pour l'utilité publique le plan d'é-

éducation qui est suivi par le plus beau monde. Je me crois indispensablement obligé de répandre cette découverte; je la regarde comme le moyen le plus efficace de mettre la jeunesse en état d'avancer également le bien de la patrie & sa propre utilité; ce que ne fauroient assez desirer tous ceux qui s'intéressent à nôtre heureuse constitution.

La méthode que je propose a cet avantage distingué, qu'elle n'exige pas de grands talens. Bien différente en cela du portrait que MYLORD BOLINGBROKE nous trace d'un Roi patriote, dans lequel il réunit plus de qualités que tout le genre humain n'en renferme. Mais venons à la manière dont j'ai fait l'heureuse découverte de laquelle j'ai promis de rendre compte. Je fut hier chez Madame de Q. pour lui rendre mes devoirs ainsi qu'au jeune Baron son fils & au reste de la famille. Je dois avertir que cette Dame a quitté la campagne d'abord après la mort de son mari, & qu'elle réside constamment ici depuis 6. ans pour s'appliquer avec plus de soin à l'éducation de ses enfans, & d'une manière, comme elle le dit elle-même, qui réponde à la splendeur de leur rang.

En entrant dans la chambre je trouvai

Madame assise, ayant un livre en main, le jeune Baron qui est âgé de 12 ans, son frère & ses deux sœurs étoient tous assis autour de la même table.

Mad. de Q. à qui je rendis d'abord mes premiers devoirs s'empressa de venir à moi; la vue de son livre me fit bientôt conclure qu'elle lisoit à ses enfans quelques leçons instructives, pour affermir leurs pas dans la route de la vertu & de l'honneur, où leurs ancêtres ont si glorieusement marché depuis plusieurs siècles.

Les premiers complimens étant faits, vous êtes sans doute, Madame, lui dis-je, occupée à instruire votre fils & vos autres enfans dans quelque chose d'utile, j'en juge par le livre que vous avez en main: Qu'il seroit à souhaiter que toutes les Dames imitassent cet exemple!

M. me répondit-elle, vous avez deviné juste? L'éducation de nos enfans doit être notre premier soin, & s'il y a quelqu'un qui soit capable de manquer à un devoir aussi important, il est sûr qu'il n'y a rien à en attendre d'ailleurs de bon; j'ose me promettre que quand vous aurez oui tout ce que je fais en faveur de mes enfans, vous m'accorderez votre approbation. A ces mots je fis une inclination de tête. Je dois

dois vous dire, continua t elle, qu'à mon arrivée en Ville je cherchai d'abord à connoître la meilleure compagnie, c'est une précaution que sans doute vous louerés. Cela n'est pas douteux Madame lui dis-je. Vous sçavez reprit-elle, qu'il n'y a qu'un bon ton à donner à ses enfans & une seule bonne manière de se présenter dans le monde; c'est pour cela que je n'ai rien négligé pour faire connoissance avec le Marquis de BONSMOTS, & plusieurs autres de la meilleure compagnie; ce sont ceux que j'ai le plus consulté, comme les personnes qui sont certainement les plus capables de me diriger dans l'éducation de mes enfans & surtout du Baron mon fils.

Je ne m'en suis pas tenu à ces personnes respectables; j'ai consulté aussi un jeune théologien, qui est de l'avis de tous ces Messieurs que j'ai déjà nommés, mais il m'a conjuré de ne pas parler de son approbation, parceque, dit-il, il y a parmi mes confrères plusieurs de ces têtes pesantes & de ces vues courtes qui ne peuvent pas sentir l'évidence de ce que vous me faites l'honneur de me dire. Le Marquis de BONSMOTS m'assure que le tems le plus mal employé est celui qui est consacré à étudier deux langues anciennes, de

l'une desquelles on n'entend pas la moitié des mots, sans qu'on entende beaucoup mieux ceux de l'autre, & dont le sens dans toutes les deux est absolument perdu pour nous; ainsi Madame, me dit-il, que le Baron v<sup>otre</sup> fils apprenne assez d'Italien pour entendre un opera, voilà qui suffit, cela lui donnera un air au-dessus du commun, lui procurera le brillant des faillies & la promptitude des reparties; du reste il ne fera pas mal de les préparer dans la bibliothèque pour les amener ensuite à propos dans la conversation; rien de plus aisé à faire pour nous autres Seigneurs qui, comme vous le sçavez avons le privilège de donner le ton. Cet aimable Marquis a aussi eû l'extrême bonté de donner lui-même, tous les après midi des préceptes à mes enfans, sur-tout ce qu'il y a de plus important; je me flate que ni eux ni moi ne nous rendrons jamais coupables d'une ingratitude aussi noire que celle d'oublier un service si signalé.

Le Comte de C. m'assure, qu'on remarque constamment, que tous ceux qui ont étudié à l'université, sont ceux qui ont le moins réussi dans le monde. Par exemple, m'a-t-il dit plusieurs fois, pour moi je n'ai jamais rien lû que les papiers du jour & les brochures, & en voilà af-

lez pour empêcher la conversation de languir ; Cependant j'ai un des meilleurs postes du pays , tandis que M. qui a usé sa vue sur les livres n'a & n'aura probablement aucun emploi de sa vie ; mais j'oublie , me dit Madame de Q. en se reprenant, de vous rendre compte de la nouvelle méthode d'éducation. Vous sçavez bien , Monsieur que personne ne peut voir la bonne compagnie sans jouer , & que sans la bonne compagnie il est impossible de donner à la jeunesse une belle éducation ; étant donc résolue à me consacrer toute entière à ma famille , il ne sera jamais dit , que j'aie négligé son éducation ; je veux soutenir le caractère de la meilleure des mères , & m'acquitter envers mes enfans de ce que je leur dois ; c'est une gloire dont je me pique , & c'est par cette raison que je me suis donnée des peines infinies pour les instruire dans tous les jeux de carte qui sont à la mode dans le monde poli. Le livre que j'ai dans les mains est l'ouvrage du plus grand génie que l'Angleterre ait jamais produit. M. HOYLE , cet homme estimable a été d'un plus grand usage à toute la noblesse que tous les livres qui ont été imprimés depuis 10. ans ; c'est une pitié qu'il ne soit

pas d'avantage lû, cet excellent livre qui fera encore adoré lorsque les Spectateurs, les Babillards & les Mentors seront oubliés; mais revenons à mon sujet; je vous dirai donc qu'après avoir enseigné à mes enfans la valeur & l'usage des cartes, je leur fais apprendre par cœur les œuvres de ce grand homme; le Baron à qui toute autre sorte d'études fait mal à la tête, apprend ceci avec la plus grande facilité & s'en souvient de même; les cartes étant données je prends mon livre, & parcours celles que chacun a en main, après quoi je dis de jouer; j'observe alors comment chacun d'eux s'en acquitte, je corrige les fautes selon les principes de mon grand Auteur, je donne des raisons, je recapitule, je montre comment chaque coup auroit pû être mieux joué & par là je perfectionne leurs talens; car graces au ciel ils en ont, sans cela ce seroit bien se flater en vain que d'espérer que leur esprit fit quelques progrès; c'est ainsi que je les forme pour la bonne compagnie & pour le monde.

Approchés, dit ensuite Mad. de Q. à son fils, & ouvrant le livre de HOYLE, voyons comment vous jouerés le jeu que je vais vous lire; à quoi le jeune homme répondit avec plus de facilité qu'un enfant

de campagne ne récite les 10. commandemens à l'Eglise. Vous voies, Monsieur, me dit-elle, avec un souris d'applaudissement, que je n'ai pas perdu mon tems; mais prenés, je vous en supplie le livre, & interrogés le vous même, vous pourriés peut-être vous imaginer que je l'ai fait répondre sur un endroit qu'il entend mieux que tous les autres pour faire briller son sçavoir.

Je pris alors ce livre & faisant semblant de lire: Combien y a-t-il de commandemens, Monsieur? Sans doute que ce Monsieur, dit-il en se tournant vers sa mère, veut parler de Matadors; je ne me rappelle pas que M. HOYLE parle de commandemens; fort bien, s'écria la mère affectant de rire; vous êtes le plus comique petit corps du monde; comment est ce que de telles choses peuvent vous venir dans la tête? Vous avez bien raison, mon cher, ce sont des Matadors. J'ai bien pensé que Monsieur vouloit railler, reprit le jeune Baron.

Mad. de Q. m'apprit ensuite que le Chevalier PERSIFLE l'avoit convaincue qu'il falloit empêcher avec grand soin que les enfans n'entendissent parler d'esprits, de commandemens, & d'autres idées de cette

forte , de peur que leurs esprits n'en contractassent une rouille qui ne s'en iroit plus de toute leur vie ; j'ai exactement suivi cet avis , dit elle. C'est le vulgaire qu'il faut réprimer par la crainte ; mais pour les gens du monde , les esprits libres & hardis ; étouffer leur génie par ces notions puérides , c'est un des plus mauvais usages qui puisse avoir lieu dans un pays libre ; on a vû plus d'un génie naissant que ces impressions ont détruit , aussi mon théologien m'a-t-il dit , lorsque je lui ai demandé son opinion , qu'on pouvoit tout aussi bien laisser toutes ces choses de côté.

C'est ainsi , M. que j'élève mon fils ; vous voyés bien qu'instruit de bonne heure dans tous les jeux , formé par les soins du Marquis de BONSMOTS & du Chevalier PERSIFFLE , il ne sçauroit manquer d'être bientôt introduit dans le ministère , & d'être utile & à soi & à sa patrie.



## D I S C O U R S

D E

C Y R U S.

**C**E discours, que Cyrus mourant adressa à ses enfans & à ses amis, sera lu sans doute avec plaisir. Les dernières paroles de ce grand Prince contiennent des leçons admirables, & des réflexions, qu'on ne sauroit trop souvent remettre sous les yeux des hommes, dans le siècle ou nous vivons. Ces prétendus philosophes, qui s'efforcent à dégrader l'humanité, qui prennent plaisir à se mettre, eux & leurs semblables, au rang des brutes, en prêchant le matérialisme & l'anéantissement de l'ame avec le corps, verront peut-être avec quelque fruit, comment les grands hommes de la plus haute antiquité pensoient sur l'immortalité de l'ame & sur la providence. Il n'accuseront pas de préjugé Cy-

M m 4

rus, ou si vous voulez Xénophon; ce philosophe vivoit plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Les lecteurs peu instruits, qui pourroient se laisser ébranler par l'autorité de nos brillans matérialistes, auront à leur opposer des génies, qui en fait de raisonnement, valaient bien, peut-être, nos beaux esprits modernes.

Cyrus se sentant défaillir, & jugeant que sa fin n'étoit pas éloignée fit venir ses deux fils, Cambyse & Tanaoxare, ayant assemblé avec eux ses amis & les principaux magistrats des Perfes, il leur parla ainsi.

„ Mes enfans, & vous mes amis, je  
 „ touche aux derniers instans de mavie;  
 „ tout me l'annonce clairement. Quand j'au-  
 „ rai rendu le dernier soupir, je vous prie  
 „ que vos paroles & vos actions témoi-  
 „ gnent que vous me croyez bien heu-  
 „ reux. Dès mon enfance, je pense avoir  
 „ joui de tout ce qui est regardé comme  
 „ un bien dans cet âge. Je n'ai pas été  
 „ moins heureux dans mon adolescence,  
 „ ni lors que je suis parvenu à l'âge d'un  
 „ homme fait. Dans la suite du tems, j'ai  
 „ senti croître mes forces, & je ne me  
 „ suis point apperçu que ma vieillesse fut  
 „ plus foible que mon adolescence. Je n'ai  
 „ jamais rien désiré ni entrepris dont  
 „ je n'aie vu un heureux succès. J'ai vu mes

amis heureux par mon moyen, & mes ennemis domptés. Ma patrie auparavant obscure dans l'Asie, je la laisse maintenant au comble de la gloire. J'ai sçu conserver tout ce que j'avois acquis. Et quoique le plus heureux succès ait toujours couronné mes entreprises & comblé mes vœux, une juste crainte de voir un jour tant de bonheur interrompu par un retour d'adversité, m'a constamment préservé de l'orgueil, & m'a empêché de me livrer avec trop de confiance à une joie immodérée. Si je meurs maintenant, je vous laisse vivans, vous mes enfans, que les Dieux, m'ont donnés. Je laisse ma patrie & mes amis dans une situation heureuse. Comment donc ne me flatterois-je pas que la postérité se souviendra de moi & célébrera mon bonheur?

Je dois déclarer maintenant à qui je laisse la couronne, afin que ma succession ne cause point de troubles. Vous m'êtes également chers, mes enfans : mais le soin du gouvernement, le commandement suprême doit regarder l'aîné, en qui il est naturel de présumer plus d'expérience. J'ai été nourri par nôtre commune patrie dans cette maxime, de déléguer en toutes choses à la supériorité de

» l'âge, non seulement entre frères, mais  
 » même entre concitoyens ; & je vous ai  
 » élevés, mes enfans, dans les mêmes prin-  
 » cipes, enforte que rendant aux plus âgés  
 » l'honneur qui leur étoit dû, vous reçois-  
 » siez le même hommage de ceux qui étoient  
 » plus jeunes que vous. Recevez donc mes  
 » dispositions, comme étant consacrées par  
 » les anciens usages, par nos mœurs, &  
 » par nos loix.

» Vous, Cambyse, recevez la couron-  
 » ne ; les Dieux vous la donnent, & moi  
 » aussi, autant qu'il est en mon pouvoir.  
 » Et vous Tanaoxare, je vous établis Sa-  
 » trape des Médes, des Arméniens & des  
 » Cadusiens. Dans ce partage mon fils,  
 » je laisse à votre aîné une puissance plus  
 » étendue & le nom de Roi ; à vous, un  
 » bonheur plus pur & plus assuré. Je ne  
 » vois pas ce qui pourroit manquer à vo-  
 » tre satisfaction. Vous aurez en abondan-  
 » ce tout ce qui peut donner de la joie  
 » & du contentement aux hommes. [Mais  
 » le goût des choses difficiles, la multi-  
 » plicité des affaires, la privation du re-  
 » pos, une ambition aiguillonnée sans-  
 » cesse par le souvenir de ce que j'ai exé-  
 » cuté, le soin de former des entreprises  
 » contre l'ennemi & de se garantir des  
 » siennes ; voilà ce qui doit nécessairement

» être la partage du Roi, plutôt que le  
 » votre : & croyez-moi , tant de soins  
 » troublent souvent la joie & le contente-  
 » ment de l'esprit.

» Pour vous, Cambyse, vous ne l'igno-  
 » rez pas, sans doute, ce n'est point ce  
 » sceptre d'or qui fera la sûreté de votre  
 » couronne ; les amis (\*) fidèles sont le  
 » véritable & le plus ferme appui des  
 » Rois. Et ne vous imaginez point que  
 » la nature vous produira d'elle-même  
 » des amis fidèles. Si la fidélité naissoit  
 » avec eux, elle se montreroit la même  
 » envers tout le monde, dans un même  
 » sujet ; c'est le propre des qualités natu-  
 » relles & que l'on apporte en naissant.  
 » Il faut que chacun se fasse à soi des amis  
 » fidèles : On y réussit, non par la con-  
 » trainte, mais par les bienfaits. Si vous  
 » voulez donc vous attacher des gens qui  
 » soient avec vous les soutiens de la cou-  
 » ronne, commencez par celui avec qui  
 » vous avez une commune origine. Nos  
 » concitoyens nous sont plus attachés que  
 » les étrangers, & ceux qu'une même ta-  
 » ble nourrit, sont plus liés que s'ils ne

---

(\*) Cyrus appelle toujours les bons [serviteurs  
 du Roi, ses amis.

» vivoient point ensemble. comment donc  
» ceux qui font du même sang, nourris  
» par la même mère, élevés dans la mê-  
» me maison, chéris des mêmes parens,  
» ceux en un mot qui reconnoissent le  
» même père & la même mère; comment,  
» dis-je, ne seroient ils pas les plus unis  
» d'entre les hommes? Mes enfans, ne ren-  
» dez point inutiles tous ces avantages,  
» par lesquels les Dieux veulent resserrer  
» l'union des frères; hâtez vous plus tôt  
» d'y joindre par vos actions de nouveaux  
» liens d'affection. De cette manière, vo-  
» tre amitié se maintiendra constamment  
» supérieure à toute autre. Et certainement,  
» c'est travailler pour soi-même, que de  
» procurer le bien d'un frère. A qui la  
» grandeur d'un homme apportera-t-elle plus  
» de gloire qu'à son frère? Et quel autre  
» honorera plus sincèrement cet homme éle-  
» vé en puissance, que son propre frère?  
» Si l'on a un frère puissant, qui crain-  
» dra-t-on d'offencer, autant que ce mê-  
» me frère.

» Que le votre mon cher Cambyse, ait  
» donc toujours la plus grande part à votre  
» confiance & à vos soins. Ses avantages  
» & ses adversités ne touchant à person-  
» ne de si près qu'à vous. Je veux que  
» vous pesiez encore ces considérations :

20 en qui placerez vous plus avantageuse-  
 20 ment vos bienfaits ? si vous assistez vo-  
 20 tre frère, de qui pouvez vous attendre  
 20 à votre tour un secours plus assuré ? mais  
 20 qui seroit il plus honteux de ne point  
 20 aimer, qu'un frère ? & quel autre vous  
 20 siera-t-il mieux de préférer & d'honorer ?  
 20 lui seul mon fils, peut obtenir le pre-  
 20 mier rang auprès de vous, sans exciter  
 20 l'envie.

20 Au nom des Dieux de nos pères, mes  
 20 enfans, honorez vous l'un l'autre, si  
 20 vous avez quelque desir de me plaire.  
 20 Ne pensez point que je ne serai plus  
 20 rien, des que j'aurai quitté cette vie mor-  
 20 telle. Vous n'avez point apperçu mon  
 20 ame, pendant ma vie; mais vous l'avez  
 20 vue existante dans ses actions, Et ne  
 20 savez-vous pas de quelles terreurs les  
 20 ames de ceux qui ont souffert une in-  
 20 juste violence tourmentent leurs meur-  
 20 triers (\*), quelles furies vengeresses el-  
 20 les envoient contre les méchans ? que

(\*) C'est une opinion fort ancienne, & fort  
 répandue dans l'antiquité: elle subsiste encore  
 en bien des lieux. Sans doute elle doit son  
 origine aux remords qui poursuivent & tour-  
 mentent les malfaiteurs, & particulièrement les  
 meurtriers.

„ signifient les honneurs que l'on rend  
 „ aux morts, si leurs ames ne pren-  
 „ nent plus de part à rien? quant à moi,  
 „ mes enfans, je n'ai jamais pû me per-  
 „ suader que l'ame, vivante tendis qu'elle  
 „ habite un corps mortel, s'éteigne aussi-  
 „ tôt qu'elle l'a quitté: car je vois qu'el-  
 „ le anime ce corps périssable, pendant  
 „ qu'elle lui est unie, & j ne puis con-  
 „ cevoir qu'elle perde tout sentiment par-  
 „ ce qu'elle est séparée d'une matière qui  
 „ n'en a point. Au contraire, lorsque l'a-  
 „ me, dégagée du corps, se trouve pure,  
 „ & sans mélange; c'est alors, selon toute  
 „ apparence, que son intelligence doit se  
 „ déployer. Quand cet assemblage qui fait  
 „ l'homme se dissout, vous voyez chacune  
 „ de ses autres parties retourner à la masse  
 „ où elle appartient: il n'en est pas ainsi  
 „ de l'ame: elle seule n'est point apperçue,  
 „ ni pendant qu'elle est dans ce composé,  
 „ ni lors qu'elle le quitte. Considérez en-  
 „ core l'état du sommeil. Vous avez pu  
 „ observer que rien n'approche plus de  
 „ la mort. Or n'est-ce pas dans le som-  
 „ meil que l'ame de l'homme manifeste le  
 „ mieux sa nature divine? c'est alors  
 „ qu'elle voit souvent quelque chose dans

» l'avenir (\*); fans-doute parce qu'elle  
 » est plus libre.

» Maintenant, mes enfans, si les cho-  
 » ses font ainsi, comme je le crois; si l'a-  
 » me existe après qu'elle a quitté le corps,  
 » ayez devant les yeux le respect que vous  
 » devez à la mienne, & que cette confi-  
 » dération vous engage à observer les cho-  
 » ses que je vous recommande. S'il en est  
 » autrement, si l'ame périt avec le corps,  
 » craignez les Dieux immortels, à qui tout  
 » est présent, dont la puissance est infinie,  
 » & qui maintiennent dans un ordre si ac-  
 » compli, si sur & si parfait cet univers,  
 » dont la beauté & la grandeur sont au-  
 » dessus de toute expression. Que cett crain-  
 » te salutaire vous éloigne de toute ac-  
 » tion & de tout dessein impie ou mé-  
 » chant.

» Après les Dieux, respectez les hommes  
 » & la postérité. Les Dieux ne vous ont  
 » point placés dans l'obscurité; vos actions  
 » seront nécessairement dans le plus grand  
 » jour. Si on les voit pures & éloignées  
 » de toute injustice, elles affermiront vo-

(\*) Voici encore une opinion très ancienne,  
 très répandue, & qui n'est point entièrement ou-  
 bliée de nos jours.

» tre puissance parmi tous les hommes : mais  
 » si vous êtes injustes l'un envers l'autre,  
 » vous perdrez la confiance de tout le monde :  
 » car où est l'homme qui pourra se fier à  
 » vous, quand il auroit toute la bonne-  
 » volonté possible, s'il voit que vous mal-  
 » traitez celui qui a les meilleurs droits à  
 » votre amitié.

» Profitez de mes instructions, mes en-  
 » fans, si je vous fais voir avec évidence  
 » de quelle manière vous devez vous com-  
 » porter l'un envers l'autre ; & si mes dis-  
 » cours ne vous suffisent pas, consultez  
 » l'expérience, c'est le plus sûr de tous les  
 » maîtres. Vous verrez dans les tems pas-  
 » sez, beaucoup de frères amis, & d'au-  
 » tres, au contraire, qui ont été divisés :  
 » voyez les fruits que les uns & les autres  
 » ont recueillis de leur conduite, & choi-  
 » sissez. En voilà assez sur ce sujet.

» Maintenant, mes enfans, pour ce qui  
 » est de mon corps ; lorsque j'aurai fermé  
 » les yeux, ne le mettez ni dans l'or ni  
 » dans l'argent ; mais rendez-le prompte-  
 » ment à la terre. Quoi de plus heureux,  
 » que d'être mêlé à cette terre, qui pro-  
 » duit & nourrit tout ce qu'il y a de beau  
 » & d'utile ? j'ai toujours aimé les hommes,  
 » & maintenant je me fais un idée agréa-  
 » ble de m'associer à la bienfaitrice commu-

ne du genre humain & de me confondre  
avec elle.

„ Meis je sens que ma fin approche ; si  
quelqu'un de vous veut encore tou-  
cher ma main , où voir mon visage pen-  
dant que je suis vivant , qu'il s'avance :  
mais quand une fois je serai couvert ,  
je vous prie , mes enfans , que person-  
ne ne voye plus mon corps , non pas vous-  
mêmes. Rassemblés tous les Perses & nos  
alliés auprès de mon tombeau , afin qu'ils  
me félicitent de ce que j' serai désormais  
en sûreté , & que je n'aurai plus à crain-  
dre aucun mal , soit que je me r'uisse à  
la Divinité , ou que je ne sois plus rien.  
Tous ceux qui seront venus , renvoyez  
les comblés de bienfaits , comme cela  
convient aux funeraillès d'un homme  
fortuné.

„ Enfin , recevez de moi cette dernière  
maxime , & ne l'oubliez jamais . si vous  
faites du bien à vos amis , vous serez  
toujours en état de reprimer vos enne-  
mis. Adieu mes chers enfans : portez  
les mêmes vœux de ma part à votre  
mère. Vivez heureux , vous tous mes  
amis , préens & absens : adieu.

Cyrus ayant dit ses choses , & donné  
la main à tous ceux qui étoient auprès  
de lui , se couvrit le visage & rendit  
l'esprit.

## HISTORIETTES

**P**ARIS est ordinairement le théâtre des aventures singulières : en voici deux qui viennent de se passer & dont le récit ne déplaira peut être pas. On sçait assez qu'il y a des Abbés de toute espèce, & sur-tout bon nombre qui n'ont pour tout caractère que l'habit noir, le manteau court & le petit collet, & qui dans les promenades publiques ne se font point de scrupule de s'accoster de certaines personnes dont la réputation ne fait point honneur à ceux qui les fréquentent. Un Particulier scandalisé de leur conduite, ou du moins prenant ce prétexte, s'étoit avisé de se déguiser en Exempt de la Police, & parcourant les promenades, lorsqu'il voyoit un de ces Abbés accoster que'qu'une de ces personnes suspects, il le suivoit, & dès qu'il étoit à l'écart, montrant tout d'un coup son bâton d'Exempt, il l'arrêtoit de la part du Roi, & le faisant monter dans un fiacre, il lui

tantimoit qu'il alloit le conduire au Fort-  
l'Evêque. L'Abbé avoit beau représenter  
ce que sa réputation en souffriroit, le pré-  
tendu Exempt paroïssoit inexorable à la  
prière qu'on lui faisoit de ne pas faire un  
éclat déshonorant ; mais dix à douze louis  
lui procuroient enfin sa liberté. Ce manège  
n'a pu durer longtems ; le Magistrat en ayant  
été informé, deux véritables Exempts se  
font déguifés en Abbés, & ont fait dans  
les Tuilleries le personnage qu'il convenoit  
pour que leur prétendu confrère donna dans  
le panneau. Il en avoit arrêté un, & le condui-  
soit selon son usage, lorsque tout d'un coup  
ce faux Abbé l'a lui même arrêté & l'a con-  
duit au Fort-l'Evêque, d'où il a ensuite  
été transféré à Bicêtre & où il aura le tems  
d'éprouver qu'outre qu'il est dangereux  
de se mêler des affaires d'autrui, il l'est  
encore plus de se servir du nom de la  
Justice.

La seconde aventure est d'une autre  
espece, mais elle n'a été occasionnée que  
par le hazard. Un vieux Négociant qui  
avoit quitté le commerce, alloit le 3  
Avril dernier en carrosse à l'Hôtel de Vil-  
le pour se faire payer des rentes qui  
lui étoient dues. Arrivé à la porte, le  
cocher vient ouvrir, & est surpris de

le trouver mort. Cet accident attire d'abord un monde infini ; un jeune homme fort bien mis apprenant ce que c'étoit , fend tout d'un coup la presse & s'écrie *quoi ! c'est mon père* ; il monte dans le carrosse , fait fermer la portière , & ordonne au cocher de le reconduire d'où il étoit parti. Les cris qu'il pouffoit & qui étoient les interprètes de la douleur dont il paroissoit pénétré , ne laisserent aucun doute qu'il ne fut le fils du mort ; se trouvant à 5 ou 600 pas de la place de Grève , il fait arrêter le carrosse & dit au cocher qu'avant de se rendre chez lui , il veut prévenir sa sœur du funeste accident qui vient d'arriver , il descend , ferme la portière & laisse le mort dépouillé de tout ce qu'il avoit sur lui. On a fait bien des perquisitions pour découvrir qui est ce jeune homme qui c'est ainsi donné tout d'un coup un père , & dont il a profité de la dépouille , mais on n'y a pas encore réussi.



## REFLEXIONS

*Sur la question qu'on donne aux criminels.*

---

**U**NE des cruautés consacrées par l'usage de la plus grande partie des nations, est la question donnée à l'accusé pendant le cours de l'instruction de la procédure, ou pour tirer de lui l'aveu du crime, ou pour éclaircir les contradictions dans lesquelles il est tombé, ou pour le forcer à déclarer ses complices, ou pour découvrir d'autres crimes dont il n'est pas accusé & dont il pourroit être coupable, ou pour je ne sais quelle nécessité métaphysique & difficile à comprendre, de purger l'infamie.

Nous présenterons d'abord quelques raisons générales qui montreront l'injustice & la barbarie de cette coutume, & nous ferons voir ensuite l'insuffisance des motifs qui l'ont fait établir.

Un homme ne peut être regardé comme criminel avant la sentence du juge; & la société ne peut lui retirer la protection publique, qu'après qu'il a été prouvé qu'il

a violé les conditions auxquelles elle lui avoit été accordée. Quel autre droit que celui de la force peut autoriser un juge à infliger une peine à un citoyen, lorsqu'on doute encore s'il est innocent ou coupable ? Ce n'est pas un dilemme bien difficile à saisir que celui-ci : Le délit est certain ou incertain. S'il est certain, il ne doit être puni que de la peine fixée par la loi, & la torture est inutile, parce que la confession même du coupable est inutile aussi. Si le délit est incertain, on ne doit pas tourmenter l'accusé, par la raison qu'on ne doit pas tourmenter un innocent, & que selon les loix, celui là est innocent, dont le crime n'est pas prouvé.

La fin politique de l'établissement des peines est d'inspirer la terreur aux autres hommes par la force de l'exemple. Il faut donc qu'elles soient publiques. Mais d'après ce principe, que peut-on penser de ces boucheries secrètes établies dans l'obscurité des prisons, & de ces tourmens que la tyrannie de l'usage inflige aux coupables & aux innocens.

Il est important sans doute qu'aucun crime connu ne demeure impuni. Mais il est inutile de découvrir l'Auteur d'un crime cache dans les ténèbres. Un crime déjà commis, auquel il n'y a plus de re-

mède, ne peut être puni par la société politique, que pour empêcher que d'autres hommes n'en commettent de semblables par l'espérance de l'impunité. S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que parmi les hommes le plus grand nombre est de ceux qui respectent les loix par crainte ou par vertu; le risque de tourmenter un innocent est continuel, parce qu'il est plus probable, toutes choses égales d'ailleurs, que l'accusé les a plutôt respectées que violées.

C'est vouloir confondre tous les rapports, que d'exiger qu'un homme soit lui-même son accusateur. Or c'est ce qu'on fait par l'usage de la question. La loi qui autorise la torture est une loi qui dit :

» Hommes, résistés à la douleur; la torture vous a donné un amour invincible de votre être & un droit inaliénable à votre propre défense; mais je crée en vous un sentiment entièrement opposé à celui-là, une haine héroïque de vous-mêmes, je vous ordonne de vous accuser & de dire la vérité qui vous sera funeste, même au milieu du déchirement de vos muscles, & du brisement de vos os. »

Examinons maintenant les motifs qu'on a eû d'établir l'usage de la question.

Le premier est qu'on a pensé que la douleur étoit un moyen de découvrir le crime, un *critère* de vérité, comme si ce *critère* devoit être tiré des muscles & des fibres d'un malheureux qu'on déchire dans les tourmens. Ce moyen terrible de découvrir la vérité est un monument encore subsistant de cette législation barbare où les épreuves du feu, de l'eau bouillante, & l'incertitude des combats étoient appelés les jugemens de Dieu: Comme si les anneaux de cette chaîne éternelle dont l'origine est dans le sein de Dieu, pouvoient se desunir à chaque instant pour les frivoles établissemens des hommes. La seule différence qu'on puisse assigner entre les épreuves de la torture, d'une part, & celles du feu & de l'eau bouillante, est que le succès de la première dépend de la volonté de l'accusé, & le succès de celles-ci, d'un fait physique & extérieur. Mais cette différence est plus apparente que réelle. L'accusé mis à la question est aussi peu le maître de dire la vérité au milieu des tourmens, qu'il l'étoit autrefois d'empêcher sans fraude les effets du feu & de l'eau bouillante.

Tout acte de notre volonté est toujours proportionné à la force de l'impression sensible qui en est la cause: Et la sensibilité

de tout homme est bornée. L'impression de la douleur peut donc croître à un tel degré, qu'en occupant l'ame toute entière, elle ne lui laisse aucune liberté, aucune activité à exercer, que de prendre au moment même la voie la plus courte pour écarter la douleur. Alors la réponse de l'accusé sera nécessaire, comme l'impression du feu & de l'eau. Alors l'innocent criera qu'il est coupable pour faire cesser ses tourmens; & le même moyen employé pour distinguer l'innocent & le criminel, fera évanouir toute différence entre eux.

La torture est donc plutôt un sûr moyen de condamner les innocens foibles & d'absoudre les scélérats robustes. Voilà les terribles inconvéniens de l'usage qu'on veut faire de ce prétendu critère de vérité, usage digne des Cannibales, & que les Romains mêmes, barbares à plus d'un titre, réservoient pour les seuls esclaves, malheureuses victimes d'une vertu féroce qu'on a trop louée.

De deux hommes également innocens ou coupables, le robuste & le courageux sera absous, le foible & le timide condamné en conséquence de ce beau raisonnement ci: Moi, juge, il faut que je trouve un coupable; toi qui as de la vigueur, tu as résisté à la douleur, & pour cela je t'ab-

sous: Toi plus foible, tu as cédé à la force des tourmens, ainsi je te condamne; je sens que la confession qui t'a été arrachée, n'a aucune force; mais si tu ne confirmes pas ce que tu as confessé, je te ferai tourmenter de nouveau.

Le résultat de la question est donc une affaire de calcul de tempérament, qui doit varier dans chaque homme, selon les différentes proportions de la force & de la sensibilité; de sorte que le problème de découvrir la vérité par cette voie seroit mieux résolu par un mathématicien, que par un juge, & voici comment on pourroit l'exprimer: *Etant données la force des muscles & la sensibilité des fibres d'un innocent, trouver le degré de douleur qui le fera confesser qu'il est coupable d'un crime donné.*

Si la vérité se démêle si difficilement dans l'air, le geste & la physionomie d'un homme tranquille, on la découvrira bien moins dans des traits, altérés par les convulsions de la douleur. Toute action violente confond & fait disparoitre les petites différences des mouvemens par lesquels on distingue quelquefois le mensonge de la vérité.

On n'a pas assez remarqué un effet nécessaire de l'usage de la question; c'est de

mettre l'innocent dans une condition pire que celle du coupable ; l'un & l'autre étant appliqués à la torture, le premier a toutes les combinaisons contre lui : En effet, s'il avoue le crime qu'il n'a pas commis, il est condamné : S'il est déclaré innocent, il a souffert une peine qu'il ne méritoit pas. Le coupable, au contraire, a un cas en sa faveur, puisque s'il résiste aux tourmens avec fermeté, il est absous ; il a gagné au change, en subissant une peine plus légère que celle dont il étoit menacé. Ainsi l'innocent ne peut que perdre, & le criminel peut gagner.

L'insuffisance de ce prétendu moyen de découvrir la vérité a été sentie, bien que confusément, par les législateurs eux-mêmes. La confession faite durant les tourmens est nulle, si elle n'est confirmée avec serment après la cessation de la torture. Il est vrai que si l'accusé ne confirme son aveu, il est de nouveau tourmenté. Quelques jurisconsultes & quelques nations ne permettent cette honteuse pétition de principe, que jusqu'à trois fois ; d'autres Docteurs & d'autres nations abandonnent la chose à la discrétion du juge.

Il seroit inutile de confirmer ces réflexions par les exemples sans nombre d'innocens qui se sont reconnus coupables dans

les tourmens. Il n'y a point de nation & point de siècle qui ne cite les siens. Mais les hommes ne changent point, & ne tirent point de conséquences, ni des faits qu'ils connoissent, ni des principes qu'ils adoptent. Il n'y a point d'homme ayant porté les idées un peu au delà des premiers besoins de la vie, qui rappellé par la voix sourde & secrète de la nature, ne soit tenté de revenir à elle, & de se rejeter entre ses bras. Mais l'usage, ce tyran des ames, l'épouvante & le retient.

2°. On applique un accusé à la question pour éclaircir, dit on, les contradictions dans lesquelles il tombe dans les interrogatoires qu'on lui fait subir: Comme si la crainte du supplice, l'incertitude, & l'appareil du jugement, la majesté du juge, l'ignorance même commune aux innocens & aux coupables, ne devoient pas faire tomber en contradiction, & la timide innocence, & le crime qui cherche à se cacher; comme si les contradictions, si ordinaires à l'homme tranquille, ne devoient pas se multiplier dans le trouble de l'ame absorbée toute entière dans la pensée de se sauver d'un danger imminent.

3°. Donner la torture pour découvrir si un coupable a commis d'autres crimes

que celui dont il est convaincu, c'est se conduire d'après le raisonnement suivant que le juge peut être supposé faire à l'accusé : Tu es coupable d'un crime ; donc il est possible que tu en aies commis cent autres. Ce doute m'inquiète & me pèse. Je veux m'en éclaircir avec mon critère de vérité. Les loix te feront tourmenter non-seulement parce que tu es coupable, mais parce que tu peux être plus coupable.

4<sup>o</sup>. On donne la torture à un coupable pour découvrir ses complices. Mais si nous avons prouvé, qu'elle n'est pas un moyen de connoître la vérité, comment servira-t-elle à faire connoître les complices, connoissance qui est une des vérités qu'on cherche ? Certainement celui qui s'accuse lui-même, accusera les autres encore plus facilement. D'ailleurs est-il juste de tourmenter un homme pour le crime d'un autre ? Ne découvrira-t-on pas les complices par l'examen des témoins, du criminel, des preuves, du corps du délit, & enfin par tous les moyens qui ont servi à constater le crime de l'accusé ? Ordinairement les complices fuient, lorsque leur camarade est prisonnier. L'incertitude de leur sort les condamne à l'exil, & délivre la société du danger d'en

recevoir de nouveaux dommages , tandis que la peine du coupable qu'elle a entre les mains , sert à éloigner les autres hommes du crime par la terreur de l'exemple.

5°. Il nous reste à examiner un autre motif ridicule de l'usage de la question , la prétendue nécessité de purger l'accusé d'infamie. En vérité une coutume si barbare ne devrait pas être tolérable aux dix-huitième siècle. La douleur est une sensation qui ne sauroit influer sur un rapport entièrement moral , tel que l'infamie. La question est elle un creuset , & l'infamie une matière impure & hétérogène qu'on veuille séparer d'un corps auquel elle est mêlée ?

L'infamie n'est réglée ni par les loix , ni par la raison. Elle est toujours l'ouvrage de l'opinion. La torture même rend infame celui qui en est la victime , & cette méthode répandroit l'infamie sur celui qu'on veut laver d'infamie.

Il n'est pas difficile de remonter à l'origine de cette loi ridicule dans les pays catholiques , parce que les absurdités adoptées par une nation entière , ont toujours quelque relation à d'autres idées établies & respectables dans la même nation. Cet usage semble dériver des pratiques de la

religion qui ont tant d'influence sur les esprits des hommes de tous les siècles & de tous les pays. L'Eglise Romaine enseigne que les taches contractées par l'humaine foiblesse, & qui n'ont pas mérité la colère éternelle de l'être suprême, sont purgées dans une autre vie par un feu incompréhensible. L'infamie est une tache, & puisque la douleur & le feu du Purgatoire emportent les taches spirituelles, pourquoi les tourmens de la question ne feroient-ils pas disparoitre la tache civile de l'infamie ? La confession du coupable qu'on exige dans certains tribunaux comme essentielle pour la condamnation, paroît avoir une origine semblable, & s'être établie d'après le modèle du tribunal mystérieux de la Pénitence, où la confession des péchés est une partie essentielle du sacrement. C'est ainsi que les hommes abusent des lumières certaines ou prétendues de la révélation. C'est ainsi que dans les siècles d'ignorance les hommes ont recours à la religion qui seule demeure subsistante, & qu'ils font de ses principes & de ses pratiques les plus absurdes applications.

Je finirai ces réflexions par une remarque ; c'est que les vérités que nous avons exposées ont été connues des législateurs Ro-

mains, qui n'établirent la question que pour les esclaves, espèce d'hommes à qui il ne restoit aucune personnalité civile. Elles ont été reconnues & mises en pratique en Angleterre, nation qui justifie la bonté de ses loix par ses progrès dans les sciences, par sa supériorité dans le commerce, & dans les richesses & la puissance qui en sont les suites, & par les modèles qu'elle donne de courage & de vertu. Elles ont été connues en Suède, où la torture a été abolie: Elles ont été connues par un des plus sages Monarques de l'Europe, qui ayant fait asseoir la philosophie sur le trône, législateur bienfaisant de ses sujets, les a rendus égaux & libres sous la dépendance des loix, seule liberté & seule égalité que des hommes raisonnables puissent exiger dans l'état présent des choses. Enfin la torture n'a point été regardée comme nécessaire par les loix militaires, dans ces armées composées de la lie des nations, où elle sembleroit devoir être établie plus que partout ailleurs: Phénomène bien étonnant pour celui qui n'a pas considéré avec assez d'attention combien est grande la tyrannie de l'usage des hommes endurcis aux meurtres, & familiarisés avec le sang, enseignant l'humanité aux législateurs d'un peuple en paix.



## L E T T R E

## AUX EDITEURS.

MESSIEURS,



**I**L y a quelque tems que Mrs. les Editeurs du *Choix Litteraire* nous donnerent dans le Tome II. de cet Ouvrage la Traduction en prose françoise d'une Ode Allemande sur la Résurrection qui avoit fait beaucoup de bruit en Allemagne & qui selon moi méritoit bien d'être connue ailleurs. J'ai toujours regretté que cette traduction ne fut pas en vers; & j'aurois entrepris de l'y mettre, si mon talent avoit en cela sécondé mon gout. Un jeune homme, qui étoit mon Eleve, il n'y a pas encore quatre ans; vient de m'envoyer & de me dédier même cette Pièce sous la forme que jè lui souhaitois; & je vous prie de l'insérer dans votre Journal, si vous trouvez comme moi qu'elle soit digne d'y occuper une place. Je fais cela sans l'aveu de mon jeune Ami, que je n'ai

pas demandé, crainte de ne le pouvoir obtenir. Si sa modestie s'en offense, son amitié me le pardonnera, vù surtout qu'en montrant l'Ouvrage, je ne montre point l'Auteur. Quant à l'Épître par laquelle il veut bien m'offrir ce premier fruit de sa verve, elle fait autant honneur à son cœur que sa Poësie en fait à son esprit. Seulement dois-je dire pour fournir la clé des six derniers vers, que depuis longtems cet estimable Ami me sollicite à lui envoyer quelques Discours moraux dont il a connoissance, qu'il souhaite de revoir, & que j'ai cependant toujourns eù beaucoup de répugnance à voir sortir de mes mains. Au reste, Messieurs, vous comprendrez comme moi, que même vis-à-vis de vous, je dois bien moins me dévoiler ici que l'Auteur. Je n'en suis pas avec moins d'estime & de considération.

**MESSIEURS !**

*Vôtre très-humble & très  
obéissant Serviteur.*

## E P I T R E

A M O N S I E U R \* \* \*

**H** E U R E U X Cultivateur ! Toi dont les soins ha-  
biles

Trouvent à moissonner dans des terrains stériles :

Toi de qui les constans & pénibles travaux

Te mènent à ton but par des chemins nouveaux ;

Qui t'écartant toujours de la route battue ,

En as sçû trouver une à tout autre inconnue ;

O mon Sage Mentor ! O Toi qui dans mon Cœur

Fis germer la vertu & feras le bonheur !

Mon cher Maître, permets que ma Muse craintive

T'offie les premiers fruits d'une verve apprentive ;

A mon meilleur Ami ce foible hommage est dû ,

Je ne lui rendrai point ce que j'en ai reçu.

Si son gout me condamne & blâme mon ouvrage

De sa tendre Amitié j'obtiendrai le suffrage ,

Et ce Juge éclairé ne louera point mes vers

Mais le but dans lequel ils lui furent offerts.

Trop heureux s'il pouvoit oublier le poëte ;

Et vouloir du disciple apointer la requête ,

Si de la modestie il méprisoit les loix

Et si de l'amour propre il écoutoit la voix ,

Enfin si j'obtenois ( Phœbus gagnant ma Cause )

Contre de mauvais vers un peu de bonne prose.



## O D E

## SUR LA RESURRECTION.

---

**B**IENTOT , quittant la fange & prenant son essor  
 Mon ame volera dans les bras du Messie ,  
 Elle ira posséder ce précieux trésor  
 Et puiser l'existence aux sources de la vie.  
 Bientot , je le prévois , dans ton sein maternel  
 Terre , tu recevras ce corps vil & mortel ;  
 Tu pleureras alors , toi dont la chaste flamme  
 Me fit dans notre hymen goûter mille douceurs ;  
 Mais tes cris superflus ne rendront point mon ame  
 A ce cadavre froid arrosé de tes pleurs.

Déjà par le sommeil mon œil est obscurci  
 Et laisse foiblement retomber sa paupière ,  
 Ces yeux qui m'ont pleuré se fermeront aussi ;  
 Pour la dernière fois ils verront la lumière.  
 Mais ce sépulcre obscur n'a rien d'affreux pour toi ;  
 Chère Epouse , tu veux y descendre avec moi ;  
 Eh bien , tu m'y suivras , tu seras satisfaite ,  
 Et dans ce doux repos de cette courte nuit  
 Nous ne languirons point , car dans cette étroite  
 Un Siècle n'attend pas le siècle qui le suit.

Jusqu'au jour où nos Corps seront renouvelés  
 Nos os reposeront dans ces sombres demeures ,  
 Quand douze milliers d'ans se seront écoulés

A peine croirons-nous avoir dormi douze heures ;  
 D'autres justes viendront à nous se réunir  
 Et de leur délivrance ici se réjouir.  
 Christ a vû leurs douleurs & leur persévérance ,  
 Venez , leur a-t-il dit , jouissez du repos  
 Que la religion procure à l'innocence ,  
 Dans peu vous serez mis au rang de ses héros.

Après qu'on aura vû sur ce vaste Univers  
 La race des méchans croître & se reproduire ,  
 Dieu ne pouvant souffrir un monde de pervers  
 Une seconde fois viendra pour le détruire.  
 Tu chercheras alors la foi chez les mortels  
 Divin Messie , hélas ! tous seront criminels ;  
 Tu n'en trouveras point qui chantent tes louanges ;  
 On ne verra partout qu'horreurs , qu'impiétés ,  
 Tu puniras , Seigneur , ces désordres étranges  
 Et tu les maudiras pour leurs iniquités.

Ce monde alors souillé par le crime & l'erreur ,  
 Ce monde autrefois saint , mais devenu profane  
 Contre ses habitans t'implorera Seigneur  
 Et voudra que ta voix les juge & les condamne.  
 L'astre qui des mortels éclaire le séjour  
 Aux mortels corrompus refusera le jour.  
 On entendra gémir toutes les créatures ,  
 Et chargés à regret des chaînes du péché  
 Les hommes leveront au Ciel leurs mains impures  
 Pour invoquer un Dieu qu'ils n'ont jamais cherché.

Mais quoi , le firmament s'ébranle avec effort  
 La nature frémit , ses loix sont suspendues  
 L'harmonie a cessé , plus d'ordre , plus d'accord  
 La foudre rétentit dans le plus haut des nues ;

## 558 JOURNAL HELVETIQUE

Le char du fils de Dieu qui tonne dans les airs  
 Nous montre nôtre juge au milieu des éclairs.  
 Le Soleil obscurci ne rend plus de lumière  
 L'Univers se confond , le monde va crouler  
 Les astres tous farglans tombent dans la poussière ;  
 On voit la terre fondre & les Cieux se rouler.

Des palais éternels , les Anges descendus  
 Font déjà re'entir la dernière trompette ,  
 Déjà les fiers tyrans s'écrient éperdus ,  
 Montagnes couvrez nous , tombez sur notre tête.  
 L'Ancien des jours remet sa balance à son fils  
 Pour qu'il juge le monde à son sceptre soumis :  
 Dès longtemps enfermé dans ma Caverne obscure  
 Je dors profondément couché parmi les morts ,  
 L'Ange parle & sa voix ouvre ma sepulture ,  
 Mon ame à ce tombeau redemande son Corps.

Mais quelle émotion ! quels sentimens nouveaux !  
 Qui peut vivifier cette vile poussière ?  
 Quel doux frissonnement pénètre dans mes os ?  
 Est-ce donc là le corps que j'avois sur la terre ?  
 Je reconnois mon être . . . Oui je vis. . . c'est bien moi.  
 . . . Cet éclat m'appartient.. mais j'ignore pourquoi :  
 Quelle main rassembla mes cendres dispersées ?  
 Quel est ce trône auguste , & quelle est cette Voix ?  
 Ah ! C'est mon Créateur , le Dieu de mes pensées  
 C'est mon divin Jésus , oui c'est lui que je vois.

Dieu , ta fidélité dure éternellement ,  
 C'est à Toi que je dois ma nouvelle existence ;  
 Non , je ne craindrai plus l'anéantissement.  
 O Mort ! terrible Mort ! quelle est donc ta puissance ?  
 Mon Sauveur ; je respire , & c'est par ta bonté ,  
 Tu me donnes la vie & l'immortalité.

Mon Cœur reconnoissant veut chanter tes louanges  
 Et te benir, ô Dieu! de tes bienfaits divers,  
 Je vais joindre ma voix à celle de tes Anges  
 Et mêler mes accens à leurs divins Concerts.

Père du genre humain, tels furent tes transports  
 Lorsque ton Créateur du néant te fit naître  
 Quand le souffle divin eut animé ton corps  
 Que la terre te vit & reconnut son Maître.  
 Le Soleil t'aperçut, ton aspect l'encharma,  
 Et pour te contempler cet Astre s'arrêta.  
 Quel spectacle brillant s'offrit à la Nature!  
 Elle vit le chef-d'œuvre & l'image de Dieu,  
 Un être plus parfait qu'aucune Créature,  
 Entr'elle & son Auteur occupant le milieu.

Dans ces champs dont la foudre a détruit les trésors  
 Tout renaît, tout reprend une forme nouvelle  
 La terre de partout fait éclorre des corps  
 Et paroît à nos yeux plus riante & plus belle.  
 Quels sont ces inconnus qui vers moi s'avançans  
 Percent pour m'aborder la foule des vivans?  
 Ah voilà mon Ami, mon Epouse chérie;  
 Venez, tendres objets de mon affection  
 Jouissons d'un bonheur à l'abri de l'envie  
 Rien ne peut désormais rompre notre Union.

On entend une voix auprès de mon tombeau,  
 C'est la voix d'une femme.. Oui. Mais une ame hu-  
 maine

Pourroit-elle habiter dans un Corps aussi beau?  
 Non, c'est un séraphin, mon erreur est certaine.  
 Quel éclat dans ses yeux & dans ses vêtemens!  
 On voit peints sur son front les plus doux sentimens.

Quel agréable aspect ! quel regard ! quel sourire !  
 La modeste pudeur vient encor l'embellir :  
 Mais près de cet objet quelle force m'attire ?  
 Pourquoi mon Cœur est-il transporté de plaisir ?

Cette ame juste éprouve un pareil mouvement,  
 Nature, je le vois, c'est toi qui nous inspire  
 Ce penchant mutuel, ce tendre sentiment,  
 Mon Cœur en s'y livrant reconnoit ton empire.  
 Ah chère Sœur ! Le Ciel comble tous mes desirs,  
 Je goûte en t'embrassant le plus doux des plaisirs ;  
 Combien de fois mon ame à sa douleur livrée,  
 Pendant les tristes nuits où je pleurois ta mort,  
 A souhaité de voir cette heureuse journée !  
 La voici, quel mortel n'enviroit notre sort ?

Je suis tout pénétré d'un bonheur si parfait  
 Célestes sentimens, venez remplir mon ame,  
 Que de votre présence elle éprouve l'effet  
 Et que la volupté la réchauffe & l'enflamme.  
 Que j'assiste aux Concerts que les Saints formeront,  
 Mon Cœur sentira bien ce qu'ils exprimeront.  
 Le Seigneur me destine une joye éternelle,  
 Rens lui grâce, ma Voix, & peins lui mes transports  
 Je veux suivre les chants de la troupe immortelle,  
 Ma Lyre, enfile tes sons, prépare tes accords.

Lorsque le Tout puissant retenoit son Courroux  
 Et laissoit subsister ce monde de rebelles,  
 L'impie b'osphémoit & se noit de vous  
 Descendants de la foi, Chériers toujours fidèles :  
 Mais par un juste Dieu vous êtes bien verges  
 Jetés de tous v's maux vous a dedomages ;  
 Un éternel bonheur paye un instant de peines,  
 Seigneur, à notre tour, tu nous rends triomphans :

**Nous tenons tous à Toi par les plus douces chaines,  
Ton fils est notre frère & voici tes enfans.**

**Je ne vois plus la terre & ce globe est détruit  
O Ciel ! elle s'embrase & fond comme la Cire  
Le Dieu qui la créa , d'un mot l'anéantit.  
Pour chanter son pouvoir ranime toi ma lyre :  
De même qu'autrefois la neige se fondoit  
Sur ces monts dont on voit s'écrouler le sommet  
Puis se précipitant inondoit les Campagnes  
Par de nombreux ruisseaux tôt après disparus ,  
Tels on voit à présent les rocs & les montagnes  
Fondre en torrens de feu , couler & n'être plus.**

**Tombez , riches palais , bâtimens somptueux  
Qui servites jadis à décorer la terre ,  
Monumens de l'orgueil vous ne valez pas mieux  
Que cette misérable & chétive chaumière.  
Vos possesseurs sont morts comme tous les humains  
Et ne porteront plus le nom de Souverains.  
Sur le roc le plus dur , dans le sein de la terre ,  
En vain vos fondemens ont ils été jettés  
Dieu les a secoués comme de la poussière ,  
On ne voit que la place où ils furent posés.**

**L'Éternel Créateur fait rétentir sa voix  
Et cette voix ordonne au monde de renaître ;  
Le Cahos se débrouille une seconde fois  
La terre en se montrant obéit à son Maître.  
L'orage est dissipé , le Soleil reparoit  
L'Aquilon se retire & la foudre se tait  
Dieu lui même vient faire ici sa résidence  
Par mille Chérubins son Char est amené ,  
Tout annonce sa gloire & sa magnificence  
D'une troupe d'Elus il est environné.**

Esprits saints plus parfaits , plus excellens que nous  
 Mais dont nous partageons le glorieux appanage ,  
 Dans vos hymnes sacrés vous vous ecriez tous  
 L'Eternel a bientot consommé son ouvrage ;  
 Vous vous réjouissez de ce que le Seigneur  
 Nous élève avec vous au comble du bonheur ;  
 D'un concert d'instrumens la brillante harmonie  
 Rétentit dans les airs & remplit ces hauts lieux  
 Vous publiez partout , que jamais nul impie  
 N'ose plus blasphémer contre le Dieu des Dieux.

Intrépides Martyrs , Victimes de l'Erreur ,  
 Les Chrétiens à présent chantent votre victoire ,  
 Vos supplices passés ne leur font plus horreur ,  
 Ils voudroient à ce prix partager votre gloire.  
 Les habitans du Ciel admirent vos vertus  
 Et tous à bras ouverts ici vous ont reçus ;  
 Honorés & chéris , vous nagez dans la joye  
 Rien ne pourra jamais troubler votre bonheur ,  
 Du barbare Néron vous n'êtes plus la proye  
 Il ne peut plus sur vous assouvir sa fureur.

Ce corps qu'on maltraita , ce corps cicatrisé  
 Vainqueur & triomphant sort de la tombe noire ,  
 Quand je pleurois sur vous , que j'étois insensé  
 Je voyois vos tourmens & non pas votre gloire ;  
 Vous ne futes jamais de Christ abandonnés  
 Pour prix de tous vos maux , il vous a couronnés ;  
 Mon ame à l'avenir le bénira sans cesse ,  
 Vous serez désormais le sujet de mes chants  
 Mais ce ne seront plus que des chants d'allégresse ,  
 Ma lyre , que tes sons soyent tendres & touchans.

Mais , quels nouveaux accens ! ils absorbent les  
 miens.

Ah ma lyre , tais-toi & garde le silence ;  
 Un Saint Roi entouré d'un chœur de Musiciens  
 Vers le trône éternel avec respect s'avance ;  
 Il porte un diadème , un sceptre est dans ses  
 mains ,

Il adresse ces mots au Juge des humains :  
 Béni-moi , mon cher fils , & reçois mon hommage  
 Que mon bonheur est grand de t'avoir engendrer...  
 ... On reconnoit David à ce noble langage  
 Le Ciel se tait, Lui seul chante un hymne sacré,

Les Anges étonnés quittent leurs instrumens  
 Pour prêter à sa Voix une oreille attentive ,  
 Soudain les Cieux remplis de ses sublimes chants  
 Répètent de ses sons l'harmonie expressive.  
 C'est ainsi qu'autrefois l'écoutoit Israël  
 Quand la harpe à la main il chantoit l'Eternel ,  
 Les vents respectueux retenoient leur haleine  
 Et le Jourdain rouloit plus lentement ses flots ,  
 Du haut d'Hermon l'écho descendoit dans la plaine  
 Pour remplir les vallons des chants de ce héros.

Mais pourquoi ces objets ont-ils tous disparus ?  
 Où est ce Roi pieux , cet illustre Prophète ?  
 Ces célestes Concerts , que sont-ils devenus ?  
 Et quelle affreuse nuit m'enveloppe & m'arrête ?  
 Il ne me reste rien ? Tout m'est donc échappé ?  
 Mais quoi . vivrois je encor ? me serois-je trompé ?  
 Revenez douce erreur , illusion charmante  
 Rendez moi mes plaisirs , rendez moi mon bon-  
 heur....

... A mes yeux égarés quel objet se présente ?  
 Quelle terrible voix redouble ma frayeur ?

Tu n'es encor que poudre , audacieux mortel ,

## 564 JOURNAL HELVETIQUE

Et tu n'as pas encore achevé ta Carrière ,  
Par de plus longs combats vas mériter le Ciel  
Il te fera ouvert à ton heure dernière.  
L'athlète courageux n'est jamais proclamé ,  
Que quand son adverfaire est mort ou désarmé.  
Tu brules d'être admis à nos Concerts célestes ,  
Modère ce desir , il faut auparavant  
Arracher de ton cœur des passions funestes  
Et préparer ton ame au bonheur qui l'attend.

Alors prenant ta place entre les bienheureux  
Tes yeux seront ouverts & tu pourras connoître  
Ce que l'Éternel cache aux mortels orgueilleux ,  
Ce qu'ils recherchent tous & qu'aucun ne pénètre ,  
Ce qu'a même ignoré ce célèbre Milton  
Qu'on a revû chez vous, mais sous un autre nom \* ,  
L'Être matériel ne sauroit le dépeindre  
Et pour y parvenir ses soins sont superflus ,  
Au Conseil du Très-Haut l'homme ne peut atteindre  
Ni comprendre les biens qu'il donne à ses Elus.

---

\* Sous le nom de Klopstock Auteur d'un Poëme héroïque intitulé *le Messie*.



## A N N O N C E S D E L I V R E S

E T

## A V I S D I V E R S.

I.

**L**ES TROIS POEMES, *Vol. in 8vo à la Haye, & à Paris chez LANGLOIS, rue du petit-Pont, près le petit Châtelet, au Saint Esprit Couronné.* Ces trois Poèmes sont les *Jardins d'ornemens*, ou les *Géorgiques Françoises*; les *ressources du génie & l'éducation*. On a joint à ce recueil des odes, des épigrammes & autres poésies fugitives. Ces poèmes sont écrits avec facilité, quelquefois même avec élégance & offrent plusieurs beautés de détail. Voici le début des *Géorgiques Françoises* qui ont paru pour la première fois en 1758.

Comte, le jour arrive, où, changeant tes destins,  
 Tu vas libre de soins. te rendre à tes Jardins,  
 Abandonner la cour & jouir de toi-même;  
 N'exitons que pour nous, c'est le bonheur suprême,

Ce dernier vers contient une maxime que tout écrivain patriote devoit prof-

crire. Nous ne pouvons mieux la combattre que par ces vers tirés de l'Épître sur l'humanité que nous avons citée plus haut.

Philosophe orgueilleux , qui ne vis que pour toi !  
 Si l'esprit de Syllème étouffe la nature ,  
 Et concentre l'homme dans soi ,  
 Porte au fond des déserts cet esprit que j'abjure :  
 Il se faut entr'aider : C'est la première loi.

**H**ISTOIRE UNIVERSELLE *du seizième siècle*, par SIMON-NICOLAS-HENRI LINGUET, pour servir de suite à l'Hiſtoire Universelle sacrée & profane, tom. 19 & 20, à Paris de l'Imprimerie de L. CELLOT, rue Dauphine, 1769. L'Histoire du seizième siècle comprendra quatre Vol. dont les deux premiers paroissent, les deux autres sont sous presse. Les annales du monde, comme l'observe l'historien dans l'avertissement du premier Volume, n'offrent point d'histoire plus intéressante que celle du seizième siècle. On y verra sans doute comme dans les autres histoires des guerres, des sièges, des négociations, & ces crimes fameux que l'ambition nomme grandeur de courage, force, bravoure, ou qu'elle déguise sous le beau nom de coups d'état. Mais ce qui distingue ce siècle, ce

qui le caractérise essentiellement & doit nous attacher à son histoire, indépendamment de la renaissance des lettres & des arts, c'est la réforme des religions opérée à la fois dans tous les cultes, d'une extrémité de la terre à l'autre; c'est la découverte d'un monde nouveau ajouté à l'ancien; découverte qui a changé les intérêts des puissances & nous a fait adopter en quelque sorte des mœurs & des usages nouveaux, découverte enfin qui par les maux qu'elle a produits peut faire douter si elle a été avantageuse au genre humain. L'historien presse les faits & les débarasse de ces petits détails qui pour la plupart ne sont jamais bien connus & peuvent être regardés comme le roman de l'histoire.

**M**ON COUP D'OEIL, *Vol. in 12, avec cette Epigraphe: .... In medium quæsitâ reponit. Georg. Lib. 4 A Paris chez ROBUSTEL, Libraire, Quai de Gesvres, à la Victoire. 1769.* C'est un Recueil de matières détachées où l'on trouve des idées neuves, une manière de voir propre à l'Auteur, & un tour d'expression propre au genre. Nous en citerons quelques morceaux pris au hazard.

„ Nôtre raison est un juge équitable des passions qui ne nous regardent pas. „

„ Nous sommes ordinairement contents de ceux qui paroissent l'être de nous. „

„ Personne n'excuse plus volontiers les défauts d'autrui que celui qui n'excuse pas les siens. „

„ On est souvent ingrat, parce qu'on ne peut faire éclater sa reconnoissance au gré de sa vanité. „

„ On ne manque pas absolument d'esprit quand on s'apperçoit qu'on en manque quelquefois. „

„ On ne canonise les vices d'autrui que pour se procurer l'apothéose des siens. „

„ Il est dangereux de montrer que l'on a raison à ceux qui ne veulent pas convenir qu'ils ont tort. „

**E**SSAIS DE LITTERATURE par M. LEONARD, Vol in 12 de 131 pages. A Londres, & se trouve à Paris chez des VENTES DE LADOUÉ, Libraire, rue St. Jacques, vis-à-vis le Collège de Louis le Grand. La vertu & le sentiment ont dicté les Poésies de ce Recueil, & une imagination ornée, les a revêtues de ce coloris qui fait le charme des vers. Ces Poésies contiennent des

des Idilles, plusieurs petits Poèmes, des discours moraux & des épiques philosophiques. Celle sur l'humanité nous enseigne nôtre premier devoir, celui d'être humain, de l'être pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Cette épître commence par ces vers pleins de chaleur & d'un tendre intérêt aux maux de nos semblables.

Malheureux, qui buvez le fiel jusqu'à la lie,  
 Dans le Calice amer que vous tenez la pitie ;  
 Qui, courbés sous le poids de votre ignominie,  
 Inclinez vers la terre un front humilié,  
 Victimes, que la mort abandonne à la vie !  
 Si le ciel m'eût ouvert les portes du bonheur,  
 Vous affranchir du joug dont sa main vous accable,  
 Eût été le devoir le plus cher à mon cœur  
 Eh ! quel est le mortel sauvage, impitoyable,  
 Qui peut voir sans tremir, les maux de son semblable ?

**B**ROCHURE MORALE. A Paris, chez DELALAIN, rue St. Jacques, 1769. Vol. in-12 de 180 pag. Si un grand Livre est un grand mal, celui-ci doit être estimé par sa petitesse, ou se rapprocher du bien dans la même proportion qu'il s'éloigne du mal par l'exiguité de son Volume. C'est au

moins l'ouvrage d'un homme qui pense, qui réfléchit, & qui a écrit quelques unes de ses pensées. Il y en a qui ont l'air de Maximes; d'autres font de simples Observations, ou des vues qu'on se contente d'indiquer. Le petit morceau sur l'Éducation devrait être lû de tous les Pères de famille. Si l'on s'étonne qu'on fasse encore de la Morale & des Caractères, nous répondrons pour l'Auteur, que nos mœurs, sans changer pour le fond, prennent si souvent de nouvelles nuances, qu'il ne faut pas qu'une génération soit révoquée pour trouver d'autres hommes que ceux que nous connoissons il y a 20 ans.

**L'**ELU & son Président, ou *histoire d'Erny, & de Sophie*. A Paris, chez DELALAN, rue St. Jacques, 1769, 2 Vol. in-12 Roman écrit d'un ton naturel, & sans recherche d'esprit, ce qui peut être en preuve même celui de l'Auteur. On voit du moins qu'il n'en manque pas sur-tout par les Reflexions mises en Notes comme une espèce de Commentaire, & qui donnent quelquefois un air plaisant au récit. Cette histoire est d'abord un tableau naïf du séjour d'un jeune Provincial à Paris, & l'histoire de tous les Jeunes Gens qui

font leur Droit ou leur cours de Pratique chez un Procureur. Goût vif pour les Spectacles, pour les promenades, pour la société des femmes & des jeunes gens; puis vient celui de la lecture, des Romans, des Poëtes, &c. Telle est la marche de la jeunesse. L'Auteur sème, en chemin faisant, des traits sur nos mœurs, & des jugemens sensés, tant sur nos Comiques, que sur quelques autres parties des Lettres. Eraste, qui est le héros du Livre, quitte Paris, devient Conseiller d'une Election, cherche à s'établir, & offre ses vœux à Sophie. Leurs amours sont traversés par la proposition que le Président lui fait de sa fille, & qu'il refuse. Ce sont les suites de ce refus, & tout ce qui amène son mariage avec Sophie, qui font la matière du 2me Tome. Voici pour les jeunes Personnes qui par hazard liront le Journal. „ Les filles, „ dit-on, se marient pour être moins gênées, & ne réfléchissent pas que chez „ leurs parens elles sont plus libres qu'elles ne paroissent l'être, au lieu qu'avec „ un mari, elles paroissent l'être plus „ qu'elles ne le sont „. Le jugement que l'Auteur porte de Molière & de quelques autres Comiques, mérite d'être con-

signé dans cette Notice. „ Le siècle de  
 „ Molière étoit peut-être plus gauche &  
 „ plus ridicule que le nôtre, mais cer-  
 „ tainement nôtre siècle est plus faux &  
 „ plus méchant que celui de Molière. Il  
 „ a peint la plupart de ses personnages  
 „ avec de la *vanité*: S'il vivoit de nos  
 „ jours, il feroit obligé de les peindre  
 „ tous avec de l'*orgueil*. De son temps,  
 „ on étoit encore assez simple pour n'a-  
 „ voir que des travers, & l'on avoit la  
 „ bonne foi de ne les point cacher. Nous  
 „ sommes plus raffinés aujourd'hui, & nous  
 „ avons des vices que nous nous gardons  
 „ bien de laisser voir... Molière dévelop-  
 „ pe son caractère général, & chemin  
 „ faisant, il en ébauche dix autres, **Re-**  
 „ gnard, qui n'a rien à perdre, tire par-  
 „ ti de tout, & ne laisse rien à penser.  
 „ Dans l'un vous trouvez la matière de  
 „ dix Pièces; dans l'autre, il n'y a juste  
 „ que celle qu'il a traitée. Le plus gai  
 „ des Comiques, depuis Regnard, est  
 „ Dancourt, & le plus ingénieux, Mari-  
 „ vaux. Celui ci a le naturel du bel es-  
 „ prit; l'autre a le naturel de l'ame.

**A**POLLINE ET DANCOURT , *histoire vé-*  
*ritable; par M. H. D. L. deux parties in-*  
 12. *A Amsterdam, chez MARC MICHEL*  
 REY ; & se trouve à Lyon , chez PIERRE  
 CELLIER , *Libraire, quai St. Antoine; &*  
 à Paris , chez DUFOUR , *Libraire, rue de*  
*la Vieille Draperie, vis-à-vis Sainte Croix,*  
*près du pont Nôtre-Dame.* APOLLINE , fille  
 de pauvres payfans & orpheline dès l'âge  
 de cinq ans , est élevée dans la maison du  
 Comte d'ALFORT. Ce Seigneur , qui ne  
 connoit d'autre plaisir que de faire des heu-  
 reux , sacrifie néanmoins aux préjugés de  
 sa naissance , & défend à DANCOUT son  
 fils , d'écouter en faveur de la jeune APOL-  
 LINE un amour qui doit faire leur bon-  
 heur. Il sépare ces deux amans , tâche  
 de tromper leurs inclinations ; il se per-  
 met même d'intercepter les lettres qu'ils  
 s'écrivent , & d'en supposer d'autres. APOL-  
 LINE qui a donné à son amant le plus  
 précieux gage de son amour , qui en a eû  
 même un fils , & qui s'en croit abandon-  
 née , tombe dans le plus affreux désespoir.  
 Elle s'arme d'un fer pour le plonger dans  
 le sein du perfide ; mais l'amour qui pré-  
 sède à leur union empêche que le coup

qu'elle lui porte sous un habillement étranger ne soit mortel ; il fait même servir cette catastrophe à leur bonheur. Il y a des situations dans ce Roman. Celle de Mademoiselle de FRINSAC , personnage épisodique de ce Roman, paroitra neuve à bien des lecteurs. Cette fille portant dans son sein le fruit de ses sollicités pour un amant qui s'est éloigné, fait jurer au jeune homme qu'elle doit épouser, qu'il ne révélera point les secrets qu'elle va lui confier. Ce jeune homme promet tout ; cette Demoiselle lui annonce sa honte, se jette à ses pieds, obtient de lui de ne point l'abandonner à ses remords, & de couvrir de son nom le deshonneur dont les preuves alloient être sensibles à tout le monde.

**M**EMOIRES de Victoire, Vol. in-12 divisé en 2 parties ; à Paris, chez DURAND, Neveu, Libraire, rue Saint Jacques, à la Sageffe. C'est VICTOIRE elle-même qui a dicté ses Memoires ; & comme elle les adresse à son amie, elle s'est permis tous ces petits détails que souffre l'amitié. Ce Roman est écrit avec assez de naïveté. L'héroïne, fille d'un petit aboureur, parvient à épouser VAIMOUR, jeune homme de famille, pour lequel elle avoit une foi-

bleſſe ; elle confirme par ſon exemple qu'un cœur tendre , ſincère & fidele reçoit toujours ſa récompene.

**L**ES NUITS D'YOUNG *traduites de l'Anglois par M. LE TOURNEUR*, 2 Vol. in-8vo & in-12 ; à Paris , chez LE JAY , Libraire rue St. Jacques , au deſſus de la rue des Mathurins , au Grand Corneille. Les complaints , ou le poème des Nuits du Docteur YOUNG eſt la production d'un génie , mais d'un génie Anglois qui ſemble ſe plaire plus que tout autre aux ſujets capables de nous donner une impreſſion de mélancolie qui nous précipite dans les profondeurs de la méditation. Quelle élogie plus ſublime ſur le malheur , les foibleſſes , la miſère & les contradictions de la nature humaine : On ne verra point , ſans éprouver une ſorte de terreur & de frémiſſement involontaire , le tableau pathétique que le Poète nous offre de la mort & du ſombre cortège qui l'accompagne. Ses penſées ſur le tems , l'eſpace , l'éternité , l'immenſité ſont grandes , élevées comme le ſujet qu'elles traitent , & revêtues des images de la plus haute poéſie. C'étoit ſans doute une entrepriſe bien dif-

facile de faire passer dans une langue étrangère un Poète si original qui crée souvent les expressions, & fait usage des transitions les plus brusques, & des images les plus hardies. M. LE TOURNEUR semble avoir plutôt écarté que vaincu ces difficultés en se permettant de retrancher de l'original des longueurs, des répétitions, & tout ce qui se trouve déjà présente sous des images beaucoup plus belles. Le traducteur a aussi donné plus d'ordre, plus d'ensemble au Poème François, & des neuf nuits de l'original il en a composé vingt-quatre. L'YOUNG François se fera lire par ce moyen avec plus d'intérêt que l'YOUNG Anglois. Mais pour ne rien laisser à désirer au lecteur, le traducteur a rassemblé à la fin de chaque nuit sous le titre de *notes* les fragmens mis au rebut. Cette traduction par ce moyen a de la chaleur, & néanmoins de l'exactitude sans être servile. Le traducteur en homme de goût a ajouté quelquefois des pensées à l'original, lorsqu'il y en avoit qui pouvoient servir de liaison aux autres. Il s'est permis quelques épithètes qui pouvoient compléter une image, la rendre plus lumineuse ou donner plus d'harmonie au style. Différens passages tirés des *Nuits* sont les seuls moyens de faire connoître ce singulier Poème. Contentons

1 nous cependant de citer ce morceau de la  
2 troisième Nuit intitulée le Temps. „ La  
3 nature tient sous nos yeux une école  
4 où elle instruit le genre humain : L'em-  
5 ploi du tems est la leçon qu'elle lui ré-  
6 pète. Nous mourons tous les soirs :  
7 Nous renaissons tous les matins. Cha-  
8 que jour nst une vie complete & diffé-  
9 rente. Cette différence nous échappe ;  
10 & nous} confondons le jour qui nous  
11 luit avec celui qui l'a précédé. Cepen-  
12 dant, comme on ne se baigne jamais  
13 deux fois dans les mêmes eaux d'un  
14 fleuve, on} ne se réveille point deux  
15 fois dans la même vie. Le fleuve & la  
16 vie s'écoulent & changent sans cesse sans  
17 paroître changer. Nous ne remarquons  
18 pas ce Volume immense & des ondes  
19 & des jours qui est allé s'abimer pour  
20 jamais dans l'océan des mers & dans ce-  
21 lui des tems. Occupés d'amusemens  
22 frivoles, nous suivons gaiement les flots  
23 qui nous entraînent : Nous descendons  
24 doucement, & les yeux fermés, la pen-  
25 te rapide qui nous mène à la mort.  
26 Soudain l'écueil caché sort de l'onde, &  
27 se découvre au milieu des vagues blan-  
28 chissantes. Nous frémissons : L'effroi  
29 précipite autour de nous nos regards  
30 éperdus : Nôtre ame s'éveille & frisson-

ne dans tous nos sens.. O désespoir!  
 la frêle barque touche, éclate, se brise  
 & dispaeroit.

Ce Poëme est précédé d'un discours préliminaire contenant un abrégé de la vie d'YOUNG, quelques réflexions sur son génie, sur ses nuits & sur cette traduction, avec une idée de tous ses ouvrages dont il se trouve plusieurs fragmens à la fin du Poëme des Nuits. Parmi ces fragmens est un Recueil de pensées détachées, & une Epitre que le Poëte a adressé dans sa vieillesse à M. de VOLTAIRE. On y reconnoit le peintre sublime du malheur & le chantre éloquent de la vertu.

**L**ÉÇONS de Droit, de la Nature & des Gens; par M. le Professeur DE FELICE. Lyon sous Tverdon, 4 Parties; avec cette épigraphe: *Quid deceat, quid non; quò virtus, quò ferat error* HOR: La Science du Droit de la Nature & des Gens, si utile & même si nécessaire au bonheur des hommes, devoit être du petit nombre de celles qui dès les premiers âges du monde, auroit dû être cultivée & approfondie avec le plus de soin; cependant elle n'est connue que depuis environ un siècle & c'est presque encore aujourd'hui une science

nouvelle; les gens de lettres sont les seuls encore qui en fassent une étude suivie; c'étoit donc un service essentiel à rendre à l'humanité, que de donner un ouvrage qui pût servir d'Instruction & de catéchisme sur cette matière importante c'est ce que M. le Professeur DE FELICE, s'est proposé dans ces Leçons & ce qu'il a heureusement exécuté; cet ouvrage extrait, comme il le dit lui même, des *Principes du Droit de la Nature & des Gens* de M. BURLAMAQUI, dont il a donné une Edition en 8 Vol., ne lui appartient pas moins en propre, tant par les augmentations nombreuses & les parties nouvelles dont il a enrichi l'Edition de BURLAMAQUI, que par la méthode qu'il a employée dans la confection de ce bon ouvrage, qui servira sans doute de livre pour l'institution de la Jeunesse, dans cette partie de nos connoissances, si nécessaire à l'homme sous tous ses rapports, & trop négligée jusqu'à ce jour pour l'honneur de l'Éducation.

## 2.

**P**IERRE *prétendue tombée du ciel.* Le 13 Septembre dernier, sur les quatre heures & demie du soir, il parut du côté du

Château de la Chevalerie, près de Lucé, petite Ville du Maine, un nuage orageux, dans lequel se fit entendre un coup de tonnerre très-sec, & à peu pres semblable à un coup de canon. On entendit ensuite, dans une espace d'environ deux lieues & demie, sans appercevoir aucun feu, un sifflement considérable dans l'air, & qui imitoit si bien le mugissement d'un bœuf, que plusieurs personnes y furent trompées. Enfin quelques particuliers qui travailloient à la récolte dans la Paroisse de Périgné, à trois lieues environ de Lucé, ayant entendu ce même bruit, regardèrent en haut, & virent, ou crurent voir, un corps opaque, qui décrivoit une ligne courbe, & qui alla tomber sur une pelouse, dans le grand chemin du Mans, auprès duquel ils travailloient. Tous y coururent promptement, & ils trouvèrent une espèce de pierre, dont environ la moitié étoit enfoncée dans la terre; mais elle étoit si brûlante, qu'il n'étoit pas possible d'y toucher. Saisis de frayeur ils prirent la fuite, mais étant revenus quelque tems après, ils la trouvèrent assez refroidie pour pouvoir la manier & l'examiner de plus près.

Cette pierre pesoit sept livres & demie; elle étoit de forme triangulaire, c'est-à-di-

te, qu'elle présentoit trois espèces de cornes arrondies, dont l'une, enfoncée dans le gazon, paroïssoit y être entrée au moment de la chute. Toute cette partie étoit de couleur grise ou cendrée; le reste étoit extrêmement noir.

M. l'Abbé BACHELAY s'étant procuré un morceau de cette pierre, il la présenté à l'Académie Royale des Sciences, & cette Compagnie a nommé pour en faire l'examen, MM. FOUGEROUX, CADET & LAVOISIER, qui après en avoir fait l'Analyse, ont déclaré qu'elle ne doit point son origine au tonnerre, qu'elle n'est point tombée du ciel, & qu'elle n'a pas été formée non plus par des matières minérales mises en fusion par le feu du tonnerre, comme on auroit pû le présumer. Ils ont reconnu que ce n'est autre chose qu'une espèce de grès pyriteux, qui n'a rien de particulier que l'odeur hépatique qui s'en exhale pendant sa dissolution par l'acide marin; phénomène qui n'a point lieu dans la dissolution des pyrites ordinaires. Cent grains de cette pierre ont donné par l'analyse huit grains & demi de soufre, trente-six grains de fer, & cinquante cinq grains & demi de terre vitrifiable. L'opinion qui a parû vraisemblable aux Commissaires de l'Académie, celle qui cadre le

mieux avec leurs expériences, avec les faits rapportés par M. l'Abbé BACHELAY, & avec les principes reçus en physique, c'est que cette pierre, qui peut-être étoit couverte d'une petite couche de terre ou de gazon, aura été frappée par la foudre, & qu'elle aura été mise en évidence. La chaleur aura été assez grande pour fondre la superficie de la partie frappée; mais elle n'aura pas été assez long tems continuée pour pouvoir pénétrer dans l'intérieur. C'est ce qui fait que la pierre n'a point été décomposée, quoi-qu'elle l'ait été, dans les expériences, à un degré de chaleur inférieur à celui qui la faisoit rougir. La quantité considérable de parties métalliques qu'elle contenoit; en opposant moins de résistance qu'un autre corps au courant de la matière électrique du tonnerre, aura pû contribuer même à déterminer la direction de la foudre; car on a observé qu'elle se porte plus volontiers vers les corps qui sont les plus électrisables par communication.

Une circonstance assez singulière, c'est que M. MORAND le fils ayant remis aux Commissaires de l'Académie un fragment de pierre des environs de Coutances, qu'on prétendoit également être tombée du ciel, elle s'est trouvée à très-peu de chose

près de la même nature que celle qui a été présentée par M. l'Abbé BACIFLAY. C'est de même un grès parsemé de points de pyrite martiale, & elle ne diffère de l'autre, qu'en ce qu'elle ne donne point de tour de foie de soufre avec l'esprit de sel. Ils croient qu'on ne peut inférer autre chose de cette ressemblance, sinon que le tonnerre tombe par précidence sur les substances métalliques, & peut être encore plus sur les matières pyriteuses. La Peixistence les pierres de tonnerre, disent ces Sçavans, a été regardée comme suspecte dans un tems où les Physiciens n'avoient presque aucune idée de la vraie nature de ce météore; à plus forte raison doit elle le paroître aujourd'hui que les Physiciens modernes ont découvert que les effets du tonnerre sont les memes que ceux de l'Électricité.

: 3.

**T**ous les spectacles sont ouverts à Paris, depuis le Mardi 4 du Mois passé. L'Académie Royale de Musique a fait l'ouverture du sien par le Ballet de RAGONDE, & l'Acte de RASINE; elle a repris aussi DARDANUS.

Les Comédiens François ont encore re-

mis *le Siège de Calais*. Ils ont plusieurs nouveautés; mais, comme ils sont économiques, ils ménagent leurs provisions.

La Comédie Italienne redonne actuellement *le Déserteur*. Cette dernière pièce, dont les paroles sont de M. SEDAINE, & la musique de Me MONCIGNI, est encore un Drame chantant, en trois Actes. C'est une sorte d'ambigu comique dont quelques scènes font pleurer, & d'autres font rire: C'est à dire, mêlé de situations pathétiques & d'incidens gais. Si ce genre faisoit fortune, ce seroit presque rapeller ce Théâtre à son genre primitif. Quand nous aurons vû la pièce imprimée, nous jugerons mieux de son mérite, & nous en donnerons le dessein à notre manière, qui paroît suffire à la plûpart de nos lecteurs.





## L E T T R E

A SA MAJESTE' LE ROI DE PRUSSE.

S I R E,

---

**L**ES merveilles du règne de vôtre MAJESTE', ont étonné toutes les Nations, modèle des Rois, des Héros & des Sçavants, LE GRAND FREDERIC réunit tous les genres de gloire, heureux qui peut le contempler de près, plus heureux celui dont les écrits peuvent lui plaire; pour moi SIRE, privé à jamais de ce double bonheur, mais plein de la haute admiration que les immortels travaux de vôtre MAJESTE' excitent, j'ai crû pouvoir mêler ma foible voix aux acclamations de l'Univers, puissiez vous me pardonner SIRE, l'illusion que mon zèle, mon amour, &

586 JOURNAL HELVETIQUE  
mon attachement pour vôtre MAJESTÉ  
viennent de faire sur mes Talens.

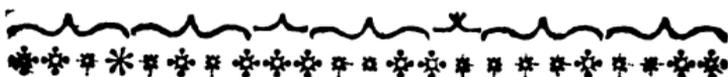
Je suis avec la plus profonde vénération  
pour vôtre personne Sacrée

S I R E

DE VÔTRE MAJESTÉ

*Le très humble très obéissant & très zélé Serviteur*  
FRANÇOIS Ancien Officier  
*de Cavalerie.*





## E P I T R E

A SA MAJESTE' LE ROI DE PRUSSE.

---

**O** Modèle des Rois ! O Monarque intrépide !  
 Dont le nom , la Sageffe & les exploits divers  
 Ont dans leur vol brillant rempli tout l'Univers  
 Permits que des neuf Sœurs , un nourriffon timide,  
 Par l'éclat de ta gloire ennobliffe fes vers ;  
 Ne crois pas qu'ennivré d'un espoir téméraire  
 J'aspire grand Monarque, au bonheur de te plaire !  
 Au Héros de mon Cœur quand j'écris en ce jour  
 L'orgueil ne fouille point l'hommage de l'amour :  
 J'aime la vérité ; c'est elle qui m'inspire  
 Jusqu'aux pieds de ton Trône elle guide mes pas ,  
 Tu te plais tour à tour à l'entendre , à la dire  
 Souvent les meilleurs Rois ne la connoiffent pas.

Si toujours embellis des fleurs de Polymnie ,  
 Mes vers étoient dictés par cet aimable Dieu  
 Qui t'a comblé des dons qu'a ma muse il dénie ,  
 Sans doute ils te plairoient par leur noble harmonie:  
 Le zèle aide au talent, mais il n'en tient pas lieu  
 Pour peindre un grand Héros, il faut un grand génie  
 Au Salomon du Nord, envain tous les mortels  
 Offrent un encens pur, élèvent des Autels !  
 D'un Monarque adoré l'éloge est difficile  
 Pour chanter dignement ce demi Dieu nouveau

Le parnasse n'a point de chantre assez habile.  
**Les Dieux devoient GRAND ROI**, pour un dessein  
 si beau

Ou rajeunir Voltaire, ou ranimer Virgile.  
 Si j'avois les talens qu'ils eurent autrefois ;  
 Je chanterois en vers dignes de ton estime  
 Tes Etats aggrandis, les arts nés à ta voix.  
 L'Asie épouvantée au bruit de tes exploits  
 Et l'Europe pliant sous ton bras magnanime ,  
 A deffaut laisse moi dans l'ardeur qui m'anime  
 Admirer Marc Aurèle, Alexandre, Titus  
 Tous les dons du génie, & toutes les vertus  
 Unis & rassemblés dans ta tête sublime.

De ta bonté GRAND ROI quand je n'attends plus  
 rien ,

Si mon zèle surprend un cœur tel que le tien  
 Mes droits sont établis sur ta grandeur suprême.  
 Sur tes faits merveilleux, & sur tes écrits même  
 Pour mépriser l'encens du moindre Citoyen  
 Sur le Thrône placé, le Sage sçait trop bien  
 Qu'un grand Roi n'est heureux qu'autant que cha-  
 cun l'aime.

Aussi quand l'Univers voit d'un œil étonné  
 Un Prince Philosophe, un Soldat couronné,  
 Enchainant sur ses pas les arts & la victoire,  
 Quand le monde sçavant a tes pieds prosterné  
 Pour sçavoir ce qu'il doit ou rejeter, ou croire  
 Lit tes vers enchanteurs, ton Code & ton histoire  
 Pour prix le tes travaux, Monarque fortuné  
 D'un laurier immortel par les Muses orné  
 Sur un Thrône éclatant élevé par la gloire  
 Ton portrait brille au fond du temple de mémoire  
 Voici ce que Minerve autour a crayonné.

- 20 Ce guerrier dont l'Olympe admire ici le buste  
20 Ce favori de Mars dont la valeur surprend  
20 L'Enemi qu'il combat, le peuple qu'il deffend ;  
20 Dresse vingt légions comme on plie un arbufte  
20 Les Dieux ont réunis dans sa personne auguste  
20 Un Sage dont l'œil vif jamais ne se méprend ;  
20 Un esprit comparable a Virgile , a Saluste  
20 Un Conquerant modeste , un législateur juste  
20 Des Héros le premier , & des Rois le plus grand.





## V E R S

*Pour mettre au bas du portrait de PASCHAL  
DE PAOLI Général des Corfes.*

---

**I**NTRE'PIDE guerrier, savant législateur,  
Il éclaire, il honore, il défend sa patrie  
Lui seul de vingt Héros réunit la valeur  
Et la prudence & le génie.

DE ROLAND.

*A Vevey.*





## LOGOGRIPE

---

**N**OUVEAU Caméléon je change de figure ;  
 Pour me cacher aux yeux qui veulent me chercher,  
 Je tiens par mon Essence à tout dans la Nature  
 Sans me produire enfin l'homme peut m'enfanter,  
 Dix pieds mon cher lecteur, forment mon existence  
 Tu trouveras chez moi ce qui fait l'opulence  
 L'instrument qui sert à faire un saint martyr,  
 L'utile amusement dont tu fais ton plaisir,  
 Un excès dont souvent on vit rougir le Sage,  
 Ce qui fait des Héros le brillant appanage,  
 Deux globes qu'au plaisir à coniacrès l'amour,  
 Ce qui marque le tems & divise le jour :  
 Le nom d'un animal sauvage & domestique  
 Qui sauva les Romains de la fureur Celtique.  
 Ce que doit avant tout savoir un bon Acteur  
 Ce que dans le toneau laisse toute liqueur :  
 Une espèce de grain, une Rivière en France  
 Qui sur ses bords charmants enfante l'abondance  
 Mais c'est assez lecteur, te tenir sur un mot :  
 Tu le devineras, deviner est ton lot.

DE ROLAND.

*A Vevey.*

T A B L E.

<b>L</b> ES deux Manières, Bagatelle Cinique,	
Politique, Galante & morale. pag.	475
Foire Comique dans l'Empire de la Chine.	508
Des défauts de l'éducation.	513
Discours de Cyrus.	527
Historiettes.	538
Réflexions sur la question qu'on donne aux criminels.	543
Lettre aux Editeurs.	553
Épître de Monsieur ***.	555
Ode sur la Résurrection.	556
Annonces de Livres & Avis Divers.	565
Lettre à Sa Majesté le Roi de Prusse.	585
Épître à Sa Majesté le Roi de Prusse.	587
Vers pour mettre au bas du portrait de Paschal de Paoli Général des Corfues.	590
Logogriphe.	591

Le mot de l'Enigme du mois d'Avril  
est, cocuage.